

POIDS MORT II

Marcus V.

03h:14



Poids Mort II

Par Marcus V.

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://Fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : Manifeste Zéro	4
Chapitre 2 : L'Anomalie de Bill of Lading	10
Chapitre 3 : Colis 734	20
Chapitre 4 : Rupture de Charge	29
Chapitre 5 : Le Musée de Métal	38
Chapitre 6 : Facture Pro Forma	45
Chapitre 7 : Chaîne de Froid	53
Chapitre 8 : L'Équivalent Vingt Pieds	61
Chapitre 9 : Erreur d'Aiguillage	70
Chapitre 10 : Zone Franche	79
Chapitre 11 : Le Scellé	85
Chapitre 12 : Sortie de Stock	91
Chapitre 13 : Zéro Trace	97

Chapitre 1

Manifeste Zéro

Anvers. Terminal 42. 03h14.

La pluie tombe de biais. Une bruine chargée de sel et de particules de soufre. Elle s'écrase sur l'acier corten des conteneurs empilés comme des briques de Lego géantes. Elias Thorne se tient sur la passerelle de contrôle. Sa silhouette découpe l'obscurité. Stretch gris anthracite. Coupe ajustée. Il ne porte pas de gilet de haute visibilité. Il n'a pas besoin d'être vu.

Sous ses pieds, le sol vibre. Les grues portuaires, des portiques ZPMC de quatre cents tonnes, déplacent le monde. Un mouvement lent, hydraulique, incessant. Thorne regarde sa montre. Une Patek Philippe en titane. Cadran noir. Pas de chiffres. Juste des vecteurs.

— Unité MSCU-882104, murmure-t-il dans son micro-oreillette.

— En approche, répond une voix synthétique dans son canal privé. Rail 4. Travée B.

Le conteneur descend. C'est un *reefer* de vingt pieds. Unité frigorifique. Finition blanc immaculé. Sur le flanc, le logo d'une multinationale de fruits exotiques. À l'intérieur, il n'y a pas de bananes. Il y a trois cent quarante kilos de viande humaine. Fret sensible. Destination : Veracruz, Mexique.

Thorne descend l'escalier métallique. Ses pas résonnent. Un son sec. Clinique. Il évite les flaques d'huile. La logistique ne supporte pas la souillure.

Le camion autonome, un vecteur électrique sans cabine, s'arrête au millimètre près. Thorne s'approche du boîtier de contrôle du conteneur. Il insère une clé USB cryptée. L'écran LCD s'allume.

TEMPÉRATURE : -18.2°C.

NIVEAU D'AZOTE : 78%.

SCÈLLES ÉLECTRONIQUES : INTACTS.

Il pose sa main sur la paroi froide. Il ne ressent pas de compassion. Il ressent la stabilité thermique. Pour Thorne, un cadavre est un problème d'encombrement. Un volume de 0,08 mètre cube qui refuse de rester stable. La mort est une décomposition chimique que le froid transforme en pause mathématique.

— Optimisation terminée, dit-il.

Il vérifie le manifeste numérique sur sa tablette. Tout est en ordre. Le chargement est répertorié comme « Échantillons biologiques de recherche – Classe 9 ». Une vérité partielle. La meilleure forme de mensonge.

Un homme sort de l'ombre des piles de conteneurs. Veste de dockers épaisse. Visage marqué par la variole. C'est Perez. Le relais du cartel de Sinaloa pour la zone Europe du Nord. Il sent le tabac bon marché et la peur mal dissimulée.

— C'est dedans ? demande Perez.

Thorne ne se tourne pas vers lui. Ses yeux restent fixés sur les graphes de pression de l'unité de refroidissement.

— Le fret est scellé. Vingt-quatre unités. Emballage sous vide. Température constante.

— Le client veut être sûr pour le petit. Le neveu de l'autre.

Thorne retire la clé USB. Il se tourne enfin. Son regard est un scalpel.

— Je ne gère pas des familles, Perez. Je gère des flux. Le volume est optimisé. La traçabilité est effacée. Si vous voulez des larmes, allez à l'église. Si vous voulez que la marchandise arrive à Veracruz sans attirer les chiens de la douane, laissez-moi travailler.

Perez recule d'un pas. Il hoche la tête. On ne discute pas avec l'Architecte. On subit sa précision.

La grue saisit le conteneur. Les câbles d'acier se tendent. Un gémissement de métal. Le MSCU-882104 s'élève dans les airs. Il rejoint la pile des partants. Un cube blanc parmi des milliers d'autres. La parfaite dilution. C'est là que réside le génie de Thorne : transformer l'horreur en statistique.

Il remonte vers son bureau de supervision. Une cabine de verre et d'acier suspendue au-dessus du vide. À l'intérieur, l'air est filtré. L'odeur de la zone franche – ce mélange de rouille et de gasoil – disparaît. Ici, tout est blanc.

Thorne s'assoit devant ses écrans. Six moniteurs 4K. Des cartes du monde striées de lignes bleues et rouges. Les artères du commerce mondial. Il observe le navire, le *Maersk Valkyrie*, terminer son chargement.

Il ouvre son coffre-fort mural. Code à huit chiffres. À l'intérieur, rangés par date, des stimulateurs cardiaques. Des petits boîtiers de titane et de silicone. Il en sort un. Le dernier. Il le fait rouler entre ses doigts. C'est sa seule collection. La preuve matérielle que la machine a fonctionné. Chaque pièce représente un fantôme qu'il a expédié au bout du monde.

Il ferme les yeux. Cycle de repos de quatre-vingt-dix minutes. Son cerveau se met en veille.

Bip.

Un son court. Aigu.

Thorne ouvre les yeux instantanément. Ses pupilles se rétractent.

Sur l'écran central, une fenêtre clignote en rouge. Ce n'est pas une erreur système. C'est une anomalie de trajectoire.

— Rapport, ordonne-t-il.

— Alerte de retour non planifié, répond l'IA de gestion. Unité ISO-9920-X.
Provenance : Mer du Nord. Remorqueur de service en approche du quai 42.

Thorne fronce les sourcils. Ses doigts volent sur le clavier. Le code ISO-9920-X ne correspond à aucun départ récent. C'est un vieux code. Un code qu'il a personnellement effacé des serveurs il y a six mois.

Il zoome sur les caméras thermiques du port. Un remorqueur privé entre dans le bassin. Il traîne derrière lui un conteneur flottant, à moitié immergé. Un "cadre" perdu en mer. Un accident logistique.

Sauf que Thorne ne croit pas aux accidents.

Le conteneur est marqué d'une croix de peinture noire, visible uniquement sous spectre infrarouge. Sa signature.

Le pouls de Thorne s'accélère. 72 battements par minute. Contre 60 d'habitude.

L'écran affiche les données du capteur GPS interne du conteneur fantôme. Le signal est faible, mais clair. Le colis vient de "rentrez à la maison".

Thorne tape une commande. Accès au manifeste d'origine de l'unité ISO-9920-X.

Le fichier s'ouvre. Un seul nom apparaît dans la case "Contenu".

Dimitri Volkov.

Le fils de l'oligarque. Celui que Thorne avait déclaré "expédié et traité" le printemps dernier. Celui qui aurait dû être incinéré dans une fonderie de Magnitogorsk.

Le téléphone satellite de Thorne vibre. Un numéro crypté. Préfixe +7. Moscou.

Il ne décroche pas. Il regarde le conteneur sortir de l'eau, soulevé par une grue de secours. L'acier est couvert d'algues et de concrétions calcaires. Mais le scellé de sécurité brille sous les projecteurs.

Le système vient de recracher un dossier qu'il pensait avoir clos.

Thorne prend son arme, un Sig Sauer P320, posé sur le bureau. Il vérifie le chargeur. Quinze munitions chemisées. Il glisse l'arme dans son holster d'épaule.

La traque vient de changer de sens. L'architecte n'est plus celui qui dessine les plans. Il est celui qui est enfermé dedans.

Il quitte le bureau. Il a soixante-douze heures avant que les douanes fédérales n'ouvrent ce conteneur pour "inspection de débris maritimes".

Soixante-douze heures pour faire disparaître un mort qui refuse de voyager.

Dehors, la pluie est devenue de la grêle. Les billes de glace mitraillent l'acier. Le bruit est assourdissant. On dirait des milliers de doigts qui frappent à la porte.

Thorne marche vers le Quai 42. Son visage est une page blanche. Mais ses mains, pour la première fois en dix ans, cherchent la chaleur de ses poches.

Le froid est enfin entré dans le système.

Chapitre 2

L'Anomalie de Bill of Lading

Le bureau de la douane fédérale sentait la poussière ionisée et le marc de café brûlé. Trois heures quatorze du matin. La lumière des néons oscillait à une fréquence imperceptible, une vibration qui s'insinuait sous la peau de Clara Kessler.

Elle frotta sa cicatrice. La peau morte sur sa pommette gauche était insensible, mais elle la sentait peser comme un stigmate. C'était son tic de manque. Le besoin de nicotine et d'éthanol se manifestait par cette pression localisée. Elle but une gorgée de café noir. Le liquide était tiède. Acide.

Devant elle, trois écrans 27 pouces affichaient le flux du Terminal 42. Le port d'Anvers ne dormait jamais. C'était une bête d'acier qui s'auto-alimentait en permanence. Des grues portiques déplaçaient des blocs de métal de trente tonnes avec une précision chirurgicale.

Clara ouvrit le logiciel de gestion des manifestes. Le **Vessel Management System**.

Son travail consistait à débusquer l'invisible. Les cartels aimaient le bruit. Plus il y avait de mouvement, plus il était facile de glisser une anomalie dans la masse. Elle cherchait des modèles. Des ruptures de rythme.

Elle lança une requête de routine sur les **Reefers**. Les conteneurs frigorifiques.

Le curseur clignotait. Un battement de cœur numérique.

— Dossiers entrants. Zone 4. Quai 42, murmura-t-elle.

Sa voix était rauque. Trop de tabac. Pas assez de sommeil.

La liste défilait. Numéros d'identification. Codes ISO. Poids à vide. Poids chargé. Expéditeurs. Destinataires. Tout semblait normal. C'était trop propre. Une fluidité suspecte.

Elle isola les unités marquées *MTY*. *Empty*. Vides.

Dans la logistique de Thorne, un conteneur vide est une perte d'espace. Ils sont censés repartir immédiatement pour être rentabilisés.

L'unité ISO-9920-X apparut sur l'écran central.

Clara fronça les sourcils. Ses doigts tapotèrent nerveusement sur le bureau en Formica.

Elle cliqua sur le fichier de télémétrie du conteneur. Chaque unité moderne transmet des données en temps réel via satellite : position, température interne, consommation électrique.

— Tu es censé être vide, dit-elle à l'écran.

Le manifeste de chargement, le *Bill of Lading*, confirmait le statut : *Empty*. Retour de maintenance. Propriété de la Thorne Logistics Group.

Clara ouvrit le journal de consommation énergétique.

Le graphique s'afficha. Une ligne bleue, constante. 2,4 kilowatts par heure.

Un conteneur vide ne consomme rien. Le groupe compresseur est éteint. Les

ventilateurs sont à l'arrêt.

L'unité ISO-9920-X maintenait une température interne de -22°C depuis sa sortie des eaux du bassin Delwaide.

Elle ouvrit un deuxième onglet. Le capteur de poids du portique de déchargement.

Le chariot cavalier avait enregistré l'unité à 4 200 kilos.

Elle vérifia la fiche technique de ce modèle de Reefer. Poids à vide théorique : 3 850 kilos.

Écart : 350 kilos.

L'anomalie était là. Une erreur de calcul. Un résidu dans la machine.

Clara sentit une décharge d'adrénaline. Son rythme cardiaque s'accéléra. La soif d'alcool recula d'un cran, remplacée par l'instinct de chasse.

Elle entra dans les sous-couches du système. Elle remonta la piste du conteneur avant son immersion accidentelle.

Le conteneur avait été scellé il y a six mois. Port d'origine : Mourmansk.

Elle chercha le code de la marchandise initiale.

Rien.

Le champ était vide. Mais dans les métadonnées de l'archive, elle trouva une référence de facturation interne qui n'aurait pas dû apparaître sur le manifeste public.

Colis 734.

Clara nota le numéro sur un bloc-notes jaune. Elle entourra le chiffre.

Le système logistique de Thorne n'utilisait pas de noms. Uniquement des codes. Des vecteurs.

Elle consulta le terminal de contrôle des capteurs thermiques. Elle demanda un rendu de la répartition des masses à l'intérieur de l'ISO-9920-X lors de sa dernière pesée dynamique.

L'image radar apparut en nuances de gris.

Le conteneur n'était pas plein. La masse était concentrée au centre, sur le plancher. Une forme oblongue. Environ un mètre quatre-vingts de long. Quatre-vingts kilos.

Ce n'était pas du fret. C'était un ballast humain.

— Je te tiens, murmura-t-elle.

Elle saisit son téléphone de service. Elle hésita.

Si elle appelait la brigade d'intervention immédiatement, la procédure standard prendrait deux heures. Le temps de mobiliser une équipe, d'obtenir les autorisations de zone franche, le conteneur pourrait avoir été déplacé. Dans le port d'Anvers, un objet peut disparaître dans un empilement de dix mille boîtes en moins de vingt minutes.

Elle devait marquer la marchandise. Immobiliser le flux.

Elle accéda au module de contrôle des sorties du Terminal 42.

Elle entra le code de l'unité : ISO-9920-X.

Elle survola le bouton "FLAG".

Une fenêtre d'avertissement apparut : *PROPRIÉTÉ PRIVÉE - ZONE SOUS SCÉLÉS DE MAINTENANCE. TOUTE INTERVENTION NÉCESSITE L'ACCORD DE L'OPÉRATEUR LOGISTIQUE.*

Clara tapa son code d'accès prioritaire.

KESSLER. C. ID-8842.

Elle cliqua sur "Inspection Physique Requise". Motif : "Incohérence manifeste / Consommation énergétique anormale".

Le système enregistra l'ordre. Un point rouge s'alluma sur la carte satellite du port, pile sur le Quai 42.

Le conteneur était désormais "gelé". Aucun chariot, aucun camion, aucune grue ne pouvait le toucher sans déclencher une alarme silencieuse au bureau des douanes.

Clara se leva. Elle attrapa son manteau en Gore-Tex. L'air du bureau était devenu trop rare.

Elle sortit sur la passerelle métallique qui surplombait la zone de triage.

La pluie cinglait son visage. Le vent d'Anvers, chargé d'iode et de soufre, lui fouettait les poumons. En bas, le chaos organisé du port continuait son ballet mécanique.

Elle regarda vers le Quai 42. Les projecteurs découpèrent des pans d'obscurité. Elle ne voyait pas le conteneur, mais elle savait où il était.

Elle savait aussi que Thorne savait.

Dans le monde de la logistique de haute précision, chaque action sur un manifeste génère une notification. Une onde de choc dans le réseau.

Son téléphone vibra dans sa poche. Un SMS. Un numéro masqué.

N'ouvrez pas la boîte, Kessler. Ce n'est pas une marchandise. C'est un passif.

Elle rangea le téléphone. Ses mains ne tremblaient plus.

Elle descendit l'escalier en colimaçon, le métal résonnant sous ses bottes.

Elle ne se rendit pas à sa voiture. Elle marcha vers la zone de stockage sécurisée.

Elle devait voir le Colis 734 de ses propres yeux avant que les avocats de Thorne ou les "techniciens" de la zone franche ne viennent effacer l'anomalie.

Sur son écran de contrôle, laissé allumé dans le bureau vide, un nouveau nom venait de s'afficher dans la file d'attente des inspections prioritaires.

DIMITRI VOLKOV.

Le système venait de lier l'anomalie au nom que Thorne pensait avoir enterré.

Clara franchit le premier périmètre de sécurité. Elle montra son badge au garde somnolent dans sa guérite.

— Inspection sur le 42, grogna-t-elle.

Le garde jeta un œil à son terminal.

— Le Reefer ? Le technicien de chez Thorne vient d'arriver, inspecteur. Il est déjà sur place.

Clara s'arrêta net.

— Quel technicien ?

— Un grand, sec. Pas causant. Il a les clés magnétiques de l'unité.

Clara ne répondit pas. Elle commença à courir.

Ses poumons brûlaient. Ses pieds frappaient le béton mouillé avec une régularité de métronome.

Elle n'avait pas d'arme. Juste sa lampe torche Maglite et son badge.

Entre deux rangées de conteneurs empilés sur cinq niveaux, l'obscurité était totale. Un canyon d'acier.

Elle entendit le sifflement caractéristique d'un système de décompression pneumatique.

Pshhh.

Quelqu'un venait de briser le vide d'air du conteneur ISO-9920-X.

Elle tourna à l'angle du bloc C.

Le conteneur était là, isolé sous un projecteur blafard. La porte droite était entrouverte. Une brume épaisse s'en échappait. De la vapeur de glace carbonique.

Une silhouette se tenait devant l'ouverture.

L'homme ne bougeait pas. Il regardait l'intérieur.

Clara sortit sa lampe. Elle ne l'alluma pas.

— Douane fédérale ! Ne bougez plus ! cria-t-elle.

La silhouette tourna lentement la tête.

La lumière du projecteur accrocha un visage anguleux, des yeux gris qui semblaient absorber la lumière.

Elias Thorne.

Il tenait un scanner portatif dans une main. Dans l'autre, une sacoche en cuir noir.

— Vous arrivez trop tard, Kessler, dit Thorne. Sa voix était calme. Trop calme pour un homme surpris sur une scène de crime.

— Reculez du conteneur. Maintenant.

— L'anomalie est corrigée. Le système va se mettre à jour dans soixante secondes.

Clara s'approcha, sa lampe pointée comme une arme.

— J'ai marqué ce colis, Thorne. Il appartient à l'État maintenant.

Thorne esquissa un sourire qui n'atteignit pas ses yeux.

— Ce qui est à l'intérieur n'appartient à personne. C'est un poids mort. Et les poids morts n'ont pas de place dans ma comptabilité.

Il s'écarta.

Clara braqua sa lampe à l'intérieur du Reefer.

Le faisceau blanc perça la brume de condensation.

Au centre du conteneur, posé sur une palette en polymère, il y avait un bloc de glace transparente de deux mètres de long.

À l'intérieur du bloc, un jeune homme. Dimitri Volkov.

Ses yeux étaient ouverts. Ses pupilles étaient deux perles de givre. Il portait un costume de luxe, parfaitement préservé. Sur sa poitrine, un appareil électronique était fixé à la chair par des électrodes chirurgicales.

Le stimulateur cardiaque.

Le voyant de l'appareil clignotait en rouge.

Bip. Bip. Bip.

— Pourquoi il est encore branché ? demanda Clara, la voix étranglée.

— Ce n'est pas un stimulateur, répondit Thorne en reculant vers l'ombre. C'est un transpondeur. Il attendait que quelqu'un ouvre cette porte pour envoyer un signal de

localisation.

— À qui ?

Thorne s'arrêta à la limite de la lumière.

— À ceux qui l'ont cherché pendant six mois. Et qui ne sont pas la douane.

Thorne se retourna et disparut entre deux piles de conteneurs.

Clara voulut le suivre, mais un bruit sourd venant du fleuve l'arrêta.

Un moteur de hors-bord de forte puissance. Plusieurs moteurs.

Elle regarda le cadavre gelé de Dimitri Volkov.

Le voyant rouge du transpondeur passa au vert fixe.

Le Colis 734 venait de livrer sa dernière destination.

Clara Kessler comprit alors qu'elle n'avait pas trouvé une preuve. Elle était entrée dans une zone de tir.

Le port d'Anvers s'éteignit brusquement. Une coupure de secteur massive.

Le silence qui suivit fut plus terrifiant que le vacarme des grues.

Dans l'obscurité, le clic d'une culasse de fusil d'assaut résonna contre l'acier.

La traque commençait. Et les mathématiques de Thorne venaient d'inclure Clara Kessler dans l'équation des pertes sèches.

Chapitre 3

Colis 734

Le noir est absolu. Une absence de photons totale. Elias Thorne ne bouge pas. Son oreille gauche identifie la signature acoustique : un HK416. Le cran de sûreté a été abaissé à soixante mètres, entre les travées E-12 et E-14. Le vent porte l'odeur du gasoil brûlé et du sel de la mer du Nord.

Kessler respire trop fort. Son souffle est une fuite dans un système pressurisé.

— Tais-toi, dit Thorne.

Sa voix est un scalpel. Il ne chuchote pas. Il projette le son vers le sol pour étouffer l'écho. Dans sa main droite, une tablette durcie Panasonic Toughbook. L'écran s'allume en mode nocturne. Rouge sang. Luminosité 1 %.

Il consulte le journal d'accès du Colis 734.

Le manifeste indiquait : "Pièces détachées aéronautiques. Destination : Saint-Pétersbourg via Rotterdam." Le poids affiché était de 74,5 kg pour l'unité centrale. Le cadavre de Dimitri Volkov pèse 68 kg. La différence, 6,5 kg, correspond au plomb de protection thermique et au transpondeur.

Thorne fait défiler les lignes de code. Le scellé électronique a été forcé à 02h14, heure locale. Pas de trace d'effraction physique sur les charnières. Une intrusion par le bus CAN du système de réfrigération. Un travail de professionnel.

— Ils arrivent, murmure Kessler. Je les entends.

— Ils sont six. Deux équipes de trois. Des professionnels de la récupération d'actifs.

Thorne ne la regarde pas. Il analyse le schéma de la zone 4. Huit cents conteneurs empilés sur cinq niveaux. Un labyrinthe de 12 000 tonnes d'acier.

Le Colis 734 brille d'un éclat bleuté sur son écran. Le transpondeur émet désormais en continu sur la fréquence 433 MHz. Un phare dans la tempête pour les Russes.

— Pourquoi le fils Volkov ? demande Kessler.

Thorne ferme l'onglet.

— La géopolitique n'est qu'une question de flux. Le père contrôle le gaz. Le fils était la monnaie d'échange. La monnaie a été volée. La valeur s'est évaporée.

Il se lève. Ses mouvements sont fluides. Aucun frottement de tissu. Il porte du Kevlar souple sous son stretch.

— Dans 72 heures, le terminal passera au scanner Nuctech. Rayons X haute énergie. La cargaison organique sera détectée. Le système s'auto-verrouillera.

— On doit sortir d'ici, dit Kessler. On doit appeler du renfort.

Thorne s'arrête. Il est à dix centimètres d'elle. Il sent l'odeur du café rassis et de l'angoisse.

— Le renfort est une variable incontrôlable. Vous êtes une anomalie. Je n'aime pas les anomalies.

Il tend la main. Ses doigts gantés de nitrile saisissent le bras de Kessler. Il ne serre

pas. Il guide.

— Suivez le vecteur. Si vous tombez, je ne m'arrête pas.

Ils progressent dans l'ombre portée des boîtes métalliques. Le sol en béton est jonché de débris. Thorne connaît chaque centimètre carré de ce port. C'est son échiquier.

Soudain, un faisceau de lumière balaie l'acier au-dessus de leurs têtes. Une torche tactique. 1000 lumens.

Thorne plaque Kessler contre la paroi froide du conteneur Maersk 4492. Le métal vibre sous l'effet du vent.

— Analyse de situation, murmure Thorne pour lui-même.

Il sort de sa poche un petit cube noir. Un brouilleur de signal portable. Il règle la fréquence sur la plage du transpondeur.

— Qu'est-ce que vous faites ?

— Je modifie l'équation.

Il active l'appareil. Le signal du Colis 734 sur les récepteurs russes va maintenant dériver de trois mètres par seconde vers l'ouest. Vers le quai de chargement vide. Vers le vide.

Un cri étouffé retentit à cent mètres. Un ordre en russe. "Davaï !". Des pas lourds sur le métal. Les bottes de combat percutent les passerelles de maintenance.

Thorne repart. Il ne court pas. La course modifie le rythme cardiaque et altère la précision. Il marche à une cadence constante de 6 km/h.

Ils atteignent le bloc de contrôle thermique. Une petite cabine de verre et d'acier perchée à six mètres de haut.

Thorne monte l'échelle. Ses mains sont des pinces de précision. Kessler suit, le souffle court.

À l'intérieur, les moniteurs sont éteints, mais Thorne branche son Toughbook sur le port série de la console principale.

Le système d'exploitation du Terminal 42 s'affiche. Une interface obsolète, vulnérable.

— Vous piratez le port ?

— Je réorganise la logistique.

Ses doigts dansent sur le clavier. Il entre dans le protocole "Dead Weight".

— Identifiez le conteneur Z-99.

Kessler se penche sur l'écran.

— C'est un conteneur de déchets chimiques. En attente d'incinération.

— Exact. Masse totale : 18 tonnes. Composition : acide chlorhydrique et résidus industriels. Personne n'ouvre le Z-99. Jamais.

Thorne valide une commande. Au loin, un bruit sourd de moteur hydraulique s'élève. Une grue de parc automatisée, une "Straddle Carrier", s'ébroue dans la nuit. Ses feux clignotants oranges percent l'obscurité.

La machine massive se déplace sans conducteur. Elle obéit à l'algorithme de Thorne.

— Je déplace le Colis 734 dans le Z-99, explique Thorne. La signature thermique sera masquée par la chaleur résiduelle des produits chimiques. Le scanner douanier verra une masse uniforme.

— Et Volkov ?

— Il sera dissous. Les preuves deviennent des molécules. Zéro perte. Zéro trace.

Un impact de balle fait exploser la vitre de la cabine.

Éclats de verre. Kessler hurle et se jette au sol. Thorne ne baisse pas la tête. Il regarde le trou dans le Plexiglas. Calibre 5.56. Un tireur d'élite. Positionné sur la grue portuaire n°4. Distance : 120 mètres.

— Le protocole est activé, dit Thorne.

Il referme son ordinateur.

— On descend.

— Ils vont nous tuer !

— La mort est un arrêt de fonction. Pour l'instant, vous êtes fonctionnelle. Bougez.

Ils glissent le long de l'échelle. Une deuxième balle frappe le montant en fer, envoyant une gerbe d'étincelles sur le visage de Thorne. Il ne cille pas.

Au sol, la situation a muté. Les Russes ont compris le détournement du signal. Ils

convergent vers la grue automatisée qui transporte maintenant le corps du fils de l'oligarque.

Thorne sort une arme de sa ceinture. Un Sig Sauer P226. Pas de silencieux. Le bruit est une donnée tactique utile pour créer de la confusion.

Il tire deux fois. Non pas vers les assaillants, mais vers un réservoir de propane utilisé pour les chariots élévateurs, à trente mètres sur leur gauche.

L'explosion est chirurgicale. Une boule de feu orange qui sature les capteurs de vision nocturne des Russes.

— Aveuglement temporaire, note Thorne. Durée estimée : 15 secondes.

Il saisit Kessler par le col de sa veste et l'entraîne derrière une pile de pneus géants.

— Pourquoi m'aidez-vous ? demande-t-elle, les yeux dilatés par le choc.

Thorne la regarde pour la première fois vraiment. Ses yeux sont deux fentes de mercure.

— Vous connaissez le manifeste. Vous êtes la seule à avoir vu le transpondeur. Si vous mourrez ici, la police conclura à un règlement de comptes entre trafiquants. Si vous survivez, vous êtes mon assurance contre Volkov.

— Je suis un témoin.

— Non. Vous êtes une composante de mon nouveau système.

Il consulte sa montre. 03h12.

— La police d'Anvers arrivera dans 4 minutes suite à l'explosion. Les Russes ne peuvent pas se permettre un incident diplomatique. Ils vont se replier.

— Et le conteneur ?

— Il est en route pour la zone de transit 7. Dans trois jours, Dimitri Volkov n'existera plus. Il sera un gaz toxique filtré par des cheminées industrielles.

Thorne se redresse. La lumière des gyrophares de la police commence à lécher les murs de béton au loin.

Il sort un objet de sa poche gauche. Un petit disque de métal brillant. Un stimulateur cardiaque. Il le fait rouler entre ses doigts. C'est le trophée de sa dernière opération réussie.

— Le Colis 734 est traité, dit-il.

Il se tourne vers l'obscurité du port, là où l'Escaut coule, noir et profond.

— Mais quelqu'un a donné l'accès au bus CAN. Quelqu'un dans mon organisation.

Kessler se relève, tremblante.

— Qu'est-ce que vous allez faire ?

Thorne range le stimulateur. Son visage est une page blanche.

— Je vais équilibrer les comptes. L'architecte ne tolère pas les fissures dans ses fondations.

Il disparaît dans l'ombre avant que la première voiture de patrouille ne franchisse la

grille du Terminal 42.

Kessler reste seule au milieu des conteneurs. Elle sent l'odeur du sang et de l'ozone. Elle regarde ses mains. Elles tremblent violemment.

Sur le sol, là où Thorne se tenait, elle ramasse une petite puce RFID écrasée.

Le jeu ne fait que commencer. Et dans les mathématiques d'Elias Thorne, la survie n'est qu'une erreur d'arrondi.

Thorne marche sur le quai, loin des gyrophares. Il sort son téléphone crypté.

Un seul message envoyé à un numéro en Suisse :

"Anomalie détectée. Nettoyage en cours. Délai : 72 heures. Préparez le dossier de l'expéditeur."

Il monte dans une berline noire garée dans une ruelle aveugle. Le moteur tourne déjà.

Il retire ses gants en nitrile. Ses mains sont sèches. Parfaitement propres.

— Direction l'entrepôt, dit-il au chauffeur. On doit préparer la réception de la marchandise Z-99.

La voiture s'élance dans la nuit anversoise. Dans le coffre ignifugé, les stimulateurs cardiaques s'entrechoquent dans un cliquetis métallique. Une musique que lui seul peut entendre.

Le Colis 734 n'était que le début. La traque change de cible. L'architecte cherche

désormais celui qui a osé modifier ses plans.

Et dans ce monde de flux et d'acier, la vengeance est la seule marchandise qui ne se perd jamais.

Chapitre 4

Rupture de Charge

Trois heures du matin. Terminal 42. Le port d'Anvers est une carcasse de métal qui ne dort jamais. Le vent d'est siffle entre les parois des conteneurs. Il transporte l'odeur de la vase, du fioul lourd et de l'hydrogène sulfuré. Les grues portiques se dressent contre le ciel comme des potences pour géants.

Elias Thorne gravit les marches de la passerelle de maintenance. Chaque pas résonne sur l'acier galvanisé. Un son sec. Mécanique. Il n'utilise pas l'ascenseur. Trop lent. Trop traçable. Ses mains, gantées de cuir fin, effleurent la rambarde froide. Son rythme cardiaque est stabilisé à soixante-quatre battements par minute. La régularité est sa seule religion.

Il atteint la cabine de pilotage automatisée du secteur B. La porte cède après trois secondes. Un boîtier de dérivation électronique court-circuite le lecteur de badge. Le voyant passe du rouge au vert. Thorne entre.

L'espace est exigü. L'odeur est celle de l'ozone et du plastique chauffé. Des dizaines de moniteurs tapissent les murs. Ils affichent des flux de données, des coordonnées GPS et des flux vidéo en haute définition. C'est ici que les algorithmes décident du sort des marchandises. Ici que le monde se transforme en une suite de zéros et de uns.

Thorne s'assoit. Ses doigts survolent le clavier avec une précision chirurgicale. Il n'a pas besoin de lumière. L'éclat bleuâtre des écrans sculpte les traits de son visage. Ses yeux balayent les grilles de stockage.

— Unité 734. Localisation : Zone de transit Delta. Rangée 14. Hauteur 3.

Le conteneur est là. Une boîte d'acier bleu de douze mètres de long. À l'intérieur, le fils de l'oligarque russe commence à cristalliser. La chaîne du froid est maintenue à moins vingt-deux degrés. Une température parfaite pour la conservation du fret, insuffisante pour effacer les preuves ADN si le colis est ouvert.

Thorne saisit le joystick de commande manuelle. Il outrepassa les protocoles de sécurité du Terminal Operating System (TOS). Une alerte clignote en bas à droite de l'écran principal. *Override confirmed*.

Sur l'écran de surveillance numéro 8, un mouvement attire son attention.

Une silhouette franchit la ligne de démarcation du secteur Delta. Une veste de la douane fédérale. Clara Kessler.

Thorne ne fronça pas les sourcils. Il analyse. Kessler se déplace avec une économie de mouvement qui trahit son passé opérationnel. Elle tient une lampe torche d'une main, son arme de service est dans l'étui, mais la bride est ouverte. Elle ne cherche pas une cargaison de cigarettes de contrebande. Elle cherche une anomalie. Elle cherche l'erreur d'arrondi qu'est devenu Elias Thorne.

— Vecteur d'approche : Nord-Nord-Ouest, murmure Thorne. Vitesse : 1,2 mètre par seconde.

Il observe Kessler à travers l'objectif d'une caméra thermique. Sa silhouette est une tache d'orange vif et de jaune dans un univers de bleu froid. Une zone de chaleur dans un monde de glace. Elle s'arrête devant la rangée 12. Elle consulte une tablette numérique. Elle est proche. Trop proche.

Thorne actionne le palonnier de la grue portique 04.

À cinq cents mètres de là, le mastodonte de mille tonnes s'ébroue. Le bruit est un déchirement sourd. Le chariot de translation glisse sur ses rails avec un grognement de métal broyé. Les câbles d'acier se tendent. Le *spreader* — le cadre de levage — descend vers l'obscurité.

Kessler lève la tête. Le faisceau de sa lampe balaie les structures métalliques au-dessus d'elle. Elle sent la vibration dans le sol. Elle sait que les grues sont censées être en mode automatique, gérées par le serveur central situé à deux kilomètres de là. Une grue qui bouge seule dans un secteur vide est une signature.

Thorne fait pivoter la caméra de la grue. Il voit Kessler de haut. Elle ressemble à un insecte pris dans une toile géante. Il pourrait l'écraser. Il suffirait de relâcher les verrous tournants d'un conteneur de vingt tonnes au-dessus de sa position. Une erreur logicielle. Un accident de travail banal.

Ses doigts se crispent sur le levier. Sa mâchoire se contracte. Un muscle tressaute sous sa joue gauche.

— Inefficace, dit-il pour lui-même. Trop de bruit. Trop d'enquêtes.

Il choisit la diversion.

Il entre une commande complexe. Le système de gestion des flux s'emballe. Dans tout le secteur Delta, les chariots cavaliers automatisés — des véhicules sans conducteur de trois étages de haut — s'allument simultanément. Leurs gyrophares orange déchirent la nuit. Leurs sirènes de recul créent une cacophonie métallique.

C'est un ballet de monstres d'acier. Huit chariots convergent vers la position de Kessler. Ils ne cherchent pas à la frapper. Ils cherchent à l'isoler. Ils se déplacent pour former un mur mouvant.

Kessler court. Ses bottes claquent sur le bitume gras. Elle tente de contourner un chariot qui bloque l'accès à la rangée 14. Un deuxième véhicule lui coupe la route. Elle est prise dans un labyrinthe dont les murs changent toutes les dix secondes.

Thorne ne la regarde plus. Il se concentre sur le colis 734.

Le *spreader* vient se poser sur le toit du conteneur bleu. Un choc sourd. Les verrous hydrauliques s'enclenchent. *Lock*. Le voyant passe au vert sur le pupitre de Thorne. Il tire le levier vers lui.

Le conteneur s'élève.

Thorne le fait glisser le long du rail de transfert. Il le déplace vers la zone de chargement ferroviaire, à l'opposé de la position de Kessler. Le mouvement est fluide. Une translation parfaite.

Soudain, un impact. L'écran de contrôle sature. La grue tremble.

Kessler a tiré.

Elle n'a pas visé Thorne — elle ne sait pas où il est. Elle a tiré sur le boîtier de commande optique du chariot cavalier qui lui barrait la route. Le véhicule est immobilisé. Elle grimpe sur la structure du chariot, utilisant les échelles de maintenance pour gagner de la hauteur. Elle veut voir. Elle veut comprendre la logique du mouvement.

Thorne observe la scène sur le moniteur de contrôle thermique. Kessler est sur le toit du chariot immobilisé. Elle braque sa lampe vers le ciel. Le faisceau accroche le conteneur 734 suspendu à trente mètres de haut.

— Elle a le visuel, constate Thorne.

Sa voix est un souffle froid. Ses mains ne tremblent pas. Elles agissent.

Il bascule le système en mode "Urgence Logistique". Dans le port d'Anvers, cela signifie que toutes les priorités sont effacées pour libérer une voie de sortie. Il déclenche l'ouverture des vannes de dépotage du terminal pétrolier adjacent. Ce n'est qu'une simulation logicielle, mais les alarmes incendie du secteur Delta s'activent instantanément.

Des rideaux d'eau pressurisée jaillissent des canons à mousse anti-incendie. Une brume épaisse, opaque, sature l'air entre les conteneurs. En quelques secondes, la visibilité tombe à zéro.

Kessler est aveuglée. Elle braille quelque chose dans sa radio, mais Thorne brouille les fréquences locales. Le seul son qu'elle entend est le hurlement des sirènes et le fracas de l'eau sur le métal.

Thorne profite de l'écran de brume. Il dépose le colis 734 sur un wagon plat déjà en attente sur la voie 4. Les mâchoires du wagon se referment sur le conteneur.

Il tape une dernière séquence de codes. Le train de fret X-402, entièrement automatisé, reçoit son ordre de départ anticipé. Sa destination : un entrepôt frigorifique privé à la frontière allemande. Un lieu hors radar.

Le train s'ébranle dans un cri de ferraille. Thorne regarde les wagons s'éloigner sur son écran. Le colis 734 quitte le Terminal 42. L'équation commence à se résoudre.

Il se lève. Il éteint les moniteurs un par un. L'obscurité revient dans la cabine.

Il quitte la tour de contrôle. Il descend les escaliers de fer. L'eau des canons à incendie a trempé le sol, créant des reflets de néon dans les flaques.

En bas, il croise Clara Kessler.

Elle sort de la brume de mousse, ruisselante. Sa veste de douanière colle à ses épaules. Elle a son arme au poing. Ses yeux sont rouges, irrités par les produits chimiques de la mousse. Elle cherche quelqu'un. Elle cherche le fantôme qui dirige la machine.

Thorne marche d'un pas calme. Il a retiré ses gants. Il porte un gilet haute visibilité qu'il a ramassé sur un crochet de la cabine. Il ressemble à n'importe quel technicien de maintenance de nuit.

Il passe à dix mètres d'elle.

Kessler s'arrête. Elle le regarde. Le faisceau de sa lampe balaie le visage de Thorne.

Thorne ne baisse pas les yeux. Il ne ralentit pas. Il n'accélère pas. Il est une constante dans un monde de variables.

— Monsieur ! l'interpelle Kessler. Sa voix est éraillée par la fumée et l'effort.
Arrêtez-vous !

Thorne s'immobilise. Il se tourne vers elle avec une lenteur calculée. Son visage est une page blanche. Aucune peur. Aucune culpabilité. Juste une fatigue professionnelle simulée.

— Oui ? répond-il. Sa voix est neutre, légèrement voilée par le bruit des sirènes qui s'éteignent.

— Qui êtes-vous ? Qu'est-ce qui vient de se passer avec cette grue ?

Thorne désigne les vannes d'eau d'un geste vague.

— Rupture de charge sur le circuit hydraulique. Le système s'est mis en sécurité. On a failli perdre un train complet. Vous devriez sortir du secteur, Madame. La mousse est corrosive pour les voies respiratoires.

Kessler le fixe. Elle cherche la faille. Elle regarde ses mains. Elles sont propres. Trop propres pour un technicien. Elle regarde ses chaussures. Des chaussures de ville, pas des bottes de sécurité.

— Votre badge, ordonne-t-elle en s'approchant.

Elle réduit la distance. Cinq mètres. Quatre mètres. Thorne sent l'odeur du café froid et du tabac qui émane d'elle. Il sent aussi son adrénaline. Elle est une prédatrice, mais elle chasse dans le noir.

— Bien sûr, dit Thorne.

Il porte la main à sa poche intérieure. Kessler resserre sa prise sur sa crosse.

Thorne sort un badge. C'est celui du chef de chantier qu'il a neutralisé deux heures plus tôt. La photo ne lui ressemble que de loin, mais dans l'obscurité et sous la pluie artificielle, cela suffira pour les quatre secondes nécessaires.

Il lui tend le plastique froid.

Kessler s'approche encore. Elle prend le badge. Elle regarde la photo, puis le visage de Thorne. Elle hésite. Le doute est une micro-fissure dans sa détermination. Thorne l'analyse. Il calcule la trajectoire nécessaire pour lui briser le larynx si elle tente de sortir ses menottes.

Soudain, la radio de Kessler crépite. Une voix d'homme, paniquée.

— Clara ? On a un problème au quai 12. Le scanner mobile vient de détecter une source de chaleur anormale dans un conteneur qui vient de quitter la zone par rail. C'est le convoi X-402. Tu m'entends ?

Kessler lâche le badge. Elle ne regarde plus Thorne. Elle regarde le train qui disparaît au loin, derrière les grilles du terminal.

— Merde, siffle-t-elle.

Elle fait demi-tour et s'élanche vers son véhicule de patrouille garé plus loin.

Thorne ramasse son badge au sol. Il le glisse dans sa poche. Il regarde Kessler s'éloigner, ses gyrophares bleus s'allumant dans la nuit.

— L'intuition, murmure-t-il. Une variable que je ne peux pas totalement supprimer.

Il se détourne du quai. Le train X-402 est déjà loin. Mais il sait que Kessler ne s'arrêtera pas. Elle vient de passer d'anomalie à menace prioritaire.

Il sort son téléphone. Il compose le numéro en Suisse.

— L'unité 734 est en mouvement, dit-il dès que la liaison est établie. Mais la douanière a mordu. Elle est sur la piste du convoi.

— Et alors ? demande la voix à l'autre bout.

— Alors, l'architecte doit modifier les plans, répond Thorne. On ne va pas simplement livrer le colis. On va s'en servir pour équilibrer les comptes. Préparez l'équipe de nettoyage à la frontière. Je veux que le wagon 4 devienne un tombeau.

Il raccroche.

Il marche vers sa berline garée dans l'ombre d'un entrepôt de stockage de pneus. Il monte à bord. Le silence de l'habitacle est immédiat. Chirurgical.

Il regarde ses mains sur le volant. Elles sont sèches. Il ne ressent ni triomphe, ni soulagement. Juste la satisfaction d'un calcul complexe qui arrive à son terme.

Dans son rétroviseur, les lumières du port d'Anvers s'estompent. Le labyrinthe d'acier reste derrière lui, mais il emporte sa logique partout où il va.

Le chronomètre affiche désormais 62 heures.

La traque n'est plus une simple question de logistique. C'est une guerre d'usure. Et dans ce domaine, Elias Thorne n'a jamais perdu un seul gramme de marchandise.

Il enclenche la première. La voiture glisse sur le bitume humide, direction l'Est. Là où la route rencontre la forêt. Là où les bruits du port ne pourront plus couvrir les cris.

Chapitre 5

Le Musée de Métal

Le bitume cède la place au gravier concassé. La berline s'arrête devant une masse de béton brut. L'entrepôt 12-B. Une excroissance grise perdue entre les pins noirs et la brume de l'Escaut. Pas d'enseigne. Pas de fenêtres. Juste une porte blindée en acier galvanisé et une caméra thermique qui pivote avec un sifflement hydraulique.

Thorne coupe le contact. Le moteur craque en refroidissant. Un bruit de métal qui se rétracte.

Il sort. L'air est chargé d'humidité saline. Ses chaussures crissent sur la roche. Il approche du panneau de contrôle dissimulé derrière une plaque de fonte. Il tape une séquence de douze chiffres. Son index droit presse le lecteur biométrique. La diode passe au vert. Un grognement de vérins. La porte glisse sur ses rails de téflon.

L'obscurité est totale. Il entre. La porte se referme derrière lui avec un claquement sec. Le silence devient solide.

Il avance à tâtons sur trois mètres. Il connaît la distance exacte. Ses doigts rencontrent l'interrupteur.

Les néons s'allument en cascade. Une lumière crue. Chirurgicale. Elle rebondit sur les parois recouvertes de panneaux d'aluminium. Thorne retire sa veste en stretch gris. Il la plie. Il la pose sur une chaise d'examen en inox. Ses gestes sont lents. Cadencés.

Il marche vers le fond de la pièce. La température chute. Il passe devant les unités de stockage. Des caisses ISO-6 alignées comme des cercueils technologiques. À

l'intérieur, le vide est maintenu à une pression constante. Pas de poussière. Pas de vie.

Il s'arrête devant le coffre ignifugé encastré dans le mur sud. Un modèle Fichet-Bauche de six cents kilos. Il tourne la molette. Trois crans à gauche. Sept à droite. Un à gauche. Le mécanisme interne libère les pènes.

La porte s'ouvre.

À l'intérieur, des étagères de velours noir. Sur ces étagères, des rangées de petits objets métalliques. Ils brillent sous les LED intégrées. Des stimulateurs cardiaques.

Thorne en saisit un. Un Medtronic série 400. Le titane est froid contre sa paume. Il passe son pouce sur la surface lisse. Il sent la légère protubérance de l'électrode sectionnée.

C'était celui du Colis 112. Un banquier de Francfort.
Il le repose. Il en prend un autre. Un Boston Scientific.
Colis 405. Une héritière belge.

C'est son musée. Son inventaire de la finitude. Chaque pièce représente une transition réussie. Un flux géré. Un poids mort transformé en donnée logistique. Le métal ne ment jamais. Il ne se décompose pas. Il ne trahit pas.

Ses doigts tremblent imperceptiblement. Un spasme nerveux au niveau du canal carpien. Il serre le poing. Il ferme les yeux. Il visualise le port d'Anvers. Le wagon 4. Le Colis 734. L'oligarque russe attend un fils. Il recevra de la viande marbrée si Thorne échoue.

Le bip de son téléphone sature le silence de l'entrepôt.

Le signal est crypté. Satellite. Origine : Saint-Pétersbourg.

Thorne ne décroche pas immédiatement. Il attend le quatrième signal. Il active le haut-parleur. Il pose l'appareil sur le plan de travail en inox, à côté d'un scalpel jetable sous blister.

— L'architecte écoute, dit-il. Sa voix est un murmure monocorde.

— Elias.

La voix de Volkov est basse. Un son de papier de verre sur du marbre. Elle traverse les six mille kilomètres de câbles et de fréquences pour venir s'écraser dans le bunker froid.

— Le conteneur est en transit, reprend Thorne. Le détournement est opérationnel.

— Trop tard pour les rapports techniques, Elias. La douane a émis une alerte de niveau 2 sur le Terminal 42. Kessler. C'est son nom, non ?

Thorne ne répond pas. Son regard se fixe sur le stimulateur cardiaque du Colis 405.

— Elle est opiniâtre, continue Volkov. Elle a fouillé la base de données des manifestes de cargaison. Elle cherche une aiguille dans une botte d'acier. Elle finira par la trouver. Mon fils n'est pas une marchandise ordinaire. Son sang contient des traces de polonium. Si les légistes ouvrent le sac, la ville d'Anvers devient une zone d'exclusion nucléaire.

Thorne sent une goutte de sueur froide couler le long de sa colonne vertébrale. Son rythme cardiaque s'accélère. 85 battements par minute. Trop haut. Inacceptable.

— Le protocole prévoit l'incinération en cas de compromission majeure, répond Thorne. La cargaison sera neutralisée avant d'atteindre la frontière.

— Non.

Le mot de Volkov tombe comme une lame.

— Mon fils doit être enterré dans le sol familial. Entier. Si le sceau est brisé, si la police touche à la chair, le contrat change.

Un silence de cinq secondes. Thorne entend le souffle lourd du Russe à l'autre bout du monde.

— Tu m'as dit un jour que tu n'avais pas de famille, Elias. Que tu étais une machine. Un pur produit de la logistique.

Thorne ne bouge pas. Ses muscles sont bandés.

— Nous avons cherché, poursuit Volkov. On cherche toujours ce que les gens cachent. Une petite maison à Utrecht. Une femme. Une fille de six ans. Anna. Elle aime les chevaux, je crois.

Thorne sent l'oxygène se raréfier dans la pièce. Ses poumons se bloquent. Le visage de la petite fille apparaît sur la rétine de son esprit. Une image qu'il avait tenté de coder en zone inaccessible.

— Si le Colis 734 est ouvert, Elias... ta propre famille deviendra le Colis 735 et 736. Je les ferai voyager dans des conteneurs non réfrigérés. Par le canal de Panama. En plein mois d'août. Tu imagines l'état de la marchandise à l'arrivée ?

Thorne saisit le scalpel sur le plan de travail. Il serre le manche en plastique. Ses jointures blanchissent.

— Le délai est de 62 heures, dit Thorne. Sa voix ne tremble pas. Elle est devenue encore plus froide. Plus tranchante.

— 61 heures et 40 minutes désormais, corrige Volkov. Ne me déçois pas, Architecte. Le monde est un grand entrepôt. Personne n'est jamais vraiment perdu. Sauf si on décide de l'effacer.

La communication coupe. Un bruit blanc remplit l'espace.

Thorne reste immobile. Il fixe le mur d'aluminium. Il voit son reflet flou dans le métal. Une silhouette grise. Une ombre sans relief.

Il repose le scalpel. Il prend le stimulateur cardiaque du banquier de Francfort. Il le lance contre le mur. Le choc produit un tintement cristallin. L'objet rebondit et roule sur le sol.

Il se dirige vers l'ordinateur central dissimulé derrière un panneau coulissant. Ses doigts volent sur le clavier mécanique. Les cliquetis sont des coups de feu.

Il accède au réseau de la SNCB. Le système de gestion des convois ferroviaires. Il entre les codes d'accès de niveau administrateur qu'il a volés trois mois plus tôt. L'écran affiche une carte de la Belgique. Un point rouge clignote. Le train X-402. Vitesse : 90 km/h. Position : Approche de Malines.

Thorne ouvre une seconde fenêtre. Il tape une ligne de commande complexe.

`*OVERRIDE_SIGNAL_BLOCK_44*`

Il doit modifier la trajectoire. Le train ne doit pas aller vers la frontière. Pas encore. Il a besoin de temps. Il a besoin d'isoler le wagon 4.

Il tape. Il calcule. Il optimise le chaos.

Soudain, une icône bleue apparaît sur son écran. Une intrusion.
Quelqu'un d'autre consulte le manifeste du X-402 en temps réel.
L'adresse IP est locale. Port d'Anvers. Division des Douanes.

Kessler.

Elle ne lâche pas. Elle est comme un cancer dans son système. Elle dévore ses certitudes.

Thorne se lève. Il récupère sa veste. Il ne prend pas la peine de ranger son musée. Il laisse le coffre ouvert. Les stimulateurs brillent comme les yeux d'un prédateur dans le noir.

Il ressort de l'entrepôt. Le froid de la nuit le frappe au visage. Il aime cette sensation. C'est la seule chose qui lui rappelle qu'il est encore une entité physique et non un simple algorithme.

Il monte dans la berline. Il démarre. Les phares percent la brume.

Il a 61 heures et 30 minutes.

Il doit tuer l'anomalie. Il doit supprimer Clara Kessler.

Il enclenche la marche arrière. Les pneus broient le gravier. Il ne pense plus à la petite Anna à Utrecht. Il ne pense plus à la menace de Volkov. Il pense à la logistique d'un meurtre.

Un corps humain pèse en moyenne 70 kilos.

Volume : 66 litres.

Temps de dissolution dans l'acide chlorhydrique : 24 heures.

Localisation : Terminal 42.

Il écrase l'accélérateur. La voiture s'enfonce dans la forêt. Dans son rétroviseur, l'entrepôt 12-B disparaît. Un tombeau de béton au milieu des arbres.

Thorne n'est plus un logisticien. Il est une variable de destruction. Et l'équation est simple : pour que le Colis 734 arrive à destination, d'autres doivent cesser d'exister.

Le moteur hurle à 5000 tours. La route est une ligne droite vers le néant.

Il sort son arme du vide-poche. Un Glock 17. Noir. Mat.

Il vérifie le chargeur. Quinze balles. Quinze solutions à son problème de surcharge.

Il sourit. C'est un mouvement de lèvres sec, sans joie. Un simple étirement de la peau.

La chasse a changé de nature. L'architecte va démolir ses propres plans pour reconstruire sur les ruines.

61 heures.

Le compte à rebours est une musique qu'il est le seul à entendre.

Il accélère encore. La brume se déchire devant lui.

Anvers l'attend. Avec son sang, son acier et ses secrets enterrés sous les scellés ISO.

Chapitre 6

Facture Pro Forma

Port d'Anvers. Terminal 42. Bâtiment administratif C-4.

L'air sent l'ozone et le café brûlé.

Clara Kessler observe Jan Van Eyck. Le directeur de zone transpire. Une auréole sombre s'élargit sous ses aisselles. Il tripote un stylo bille publicitaire. Le ressort clique. Un bruit sec. Rythmique. Énervant.

Kessler pose son dossier sur le bureau en stratifié. Le choc sourd fait sursauter l'homme.

— Le manifeste du conteneur 734, dit Kessler.

Sa voix est un scalpel. Froide. Précise.

— Je vous l'ai déjà dit, inspectrice. Procédure standard. Rien à signaler.

Van Eyck évite son regard. Ses yeux fuient vers les grues portuaires que l'on devine par la fenêtre. Des géants de métal qui déplacent le monde.

Kessler ouvre le dossier. Elle sort une liasse de feuilles thermiques.

— Entrée au port : mardi, 03h14. Poids enregistré par le pont-bascule : 24 350 kilos.

Elle marque une pause. Elle observe la veine qui bat sur la tempe de Van Eyck.

— Sortie de la zone tampon : mercredi, 22h05. Poids enregistré : 24 355 kilos.

Le stylo de Van Eyck s'arrête.

— Cinq kilos de différence, reprend Kessler. C'est l'épaisseur d'une erreur de calibration. Ou c'est le poids d'un équipement ajouté.

— La condensation, bafouille Van Eyck. L'humidité de l'Escaut. L'acier boit l'eau.

Kessler se penche en avant. Elle sent l'odeur de la peur sur lui. Une odeur aigre. Elle sent aussi autre chose. Dans le tiroir entrouvert du bureau. Une bouteille de genièvre. Elle perçoit l'effluve de l'alcool à travers le bois. Sa gorge se contracte. Un spasme sec. Elle avale sa salive. Elle n'a pas bu depuis quatre cent douze jours.

Elle ignore la soif. Elle se concentre sur la proie.

— J'ai vérifié les logs du système de gestion. Logiciel LogisTrace V.4.

Van Eyck ne répond pas.

— Une modification a été effectuée mercredi à 21h50. Dix minutes avant la sortie du conteneur. Un accès administrateur.

— Je suis le seul administrateur de ce secteur, dit Van Eyck. Et je dormais.

— Je sais. Le compte utilisé est un compte fantôme. "Admin-Alpha". Il n'existe pas dans l'organigramme de la capitainerie.

Kessler fait glisser une autre feuille. Un relevé de connexions réseau.

— L'adresse IP est masquée par un VPN local. Mais le tunnel a fuité. Un paquet de données a été envoyé vers un serveur privé.

Van Eyck s'essuie le front avec sa manche.

— Je ne suis qu'un logisticien, Kessler. Pas un pirate informatique.

— Vous êtes un rouage, Van Eyck. Et les rouages, ça se remplace. Dites-moi qui a les codes Admin-Alpha.

Le silence s'installe. Dans le port, une sirène de cargo déchire l'air. Un son grave qui fait vibrer les vitres.

Van Eyck regarde la bouteille dans son tiroir. Il a besoin d'une dose. Kessler aussi.

Leurs manques respectifs se font écho.

— Je ne peux pas, murmure-t-il.

— Vous avez un fils, Jan. Il travaille aux docks sud. Un accident de chariot élévateur est si vite arrivé.

La menace est plate. Un simple constat logistique.

Van Eyck s'effondre. Ses épaules tombent. Il lâche le stylo.

— Ce n'est pas un nom. C'est une adresse de bureau. Dans la zone franche.

Kessler note. Sa main ne tremble pas. Pas encore.

Bureau des Douanes Fédérales. 02h15.

La pièce est plongée dans le noir. Seule la lueur bleue de trois moniteurs éclaire le visage de Kessler.

Sa cicatrice sur la pommette gauche tire. Un tic nerveux.

Elle a tapé l'adresse IP fournie par Van Eyck dans l'outil de géolocalisation forensique.

Le curseur clignote sur une carte satellite.

Anvers. Quai 112. Un complexe de bureaux modulaires en acier galvanisé.

L'enseigne n'est pas répertoriée sur Google Maps.

Kessler tape le matricule de l'entreprise propriétaire du bail : *Thorne Logistics & Solutions*.

Elle ouvre une base de données sécurisée. Elle tape : THORNE, ELIAS.

L'écran se remplit.

Un visage apparaît. Gris. Anguleux. Des yeux qui ne reflètent pas la lumière.

Elle lit le CV. Ancien analyste pour la Défense. Expert en optimisation de flux transfrontaliers. Zéro casier. Zéro dette. Zéro existence sociale.

Un fantôme qui gère des fantômes.

Kessler sent une brûlure dans son estomac. L'acidité monte. Elle ouvre son tiroir. Elle cherche ses pastilles de menthe. Elle trouve une flasque en métal. Vide. Elle l'avait oubliée là.

Elle la porte à ses narines. L'odeur du bourbon résiduel est un coup de poing. Son cerveau réclame le poison. Les synapses hurlent.

Elle repose la flasque. Elle serre les poings jusqu'à ce que ses ongles s'enfoncent dans sa paume. La douleur physique pour faire taire la soif chimique.

Elle se concentre sur l'écran.

Elle fouille les manifestes de cargaison signés par Thorne ces six derniers mois.

Conteneurs frigorifiques. Destination : Europe de l'Est, Amérique latine, Afrique de l'Ouest.

Contenu déclaré : Matériel médical. Équipement de laboratoire. Viande de porc

congelée.

Poids moyen par unité : 24 350 kilos.

Toujours le même chiffre. Une précision mathématique impossible. Dans le monde réel, le fret varie. Le givre, la poussière, l'usure de l'acier changent le poids.

Pas chez Thorne.

Chez Thorne, le monde est une constante.

Elle ouvre l'historique du conteneur 734.

Le "Colis".

Elle accède aux caméras de surveillance du Terminal 42.

Les images sont granuleuses. Noir et blanc.

Mercredi, 21h55.

Une silhouette traverse le champ. Un homme en veste grise. Démarche souple. Il s'arrête devant le conteneur 734.

Il ne regarde pas la caméra. Il sait où elle est.

Il pose une main sur l'acier. Un geste presque affectueux. Ou celui d'un mécanicien vérifiant la température d'un moteur.

Il sort un appareil. Un boîtier électronique. Il le branche sur le port de diagnostic du groupe froid.

Dix secondes.

C'est là qu'il a injecté le code "Admin-Alpha".

Il a modifié le poids. Il a effacé l'anomalie dans le système central.

Kessler zoome sur le visage.

Le grain de l'image explose. Des pixels morts.

Mais elle reconnaît l'expression. C'est celle d'un homme qui résout une équation.

Elias Thorne n'expédie pas de la marchandise.

Il range le chaos.

Soudain, une icône rouge clignote en bas de son écran.

ALERTE INTRUSION SYSTÈME.

Le curseur de sa souris bouge tout seul.

Kessler lâche la souris. Elle regarde l'écran, fascinée.

Une fenêtre de chat s'ouvre. Fond noir. Lettres blanches.

****ADMIN-ALPHA : Vous avez une consommation excessive de données, Inspectrice Kessler.****

Le sang de Kessler se glace. Elle tape au clavier.

****KESSLER : Qui est à l'appareil ?****

****ADMIN-ALPHA : Le facteur. Vous cherchez le conteneur 734. C'est une erreur de calcul. Une erreur que je suis en train de corriger.****

****KESSLER : Le 734 contient un cadavre. Le fils de Volkov.****

****ADMIN-ALPHA : Le 734 contient du fret. Le nom n'est qu'une étiquette. L'étiquette est périmée.****

Kessler essaie de lancer une procédure de traçage inverse. Le système répond :

ACCÈS REFUSÉ.

Elle est verrouillée. Son propre ordinateur est devenu une cellule.

****ADMIN-ALPHA : Votre rythme cardiaque est de 95 battements par minute. Votre main gauche tremble. Vous avez soif, Clara. La bouteille dans le tiroir de Van Eyck était une tentation. Je vous observe depuis la caméra 4-B du couloir.****

Kessler lève les yeux vers l'angle du plafond. La petite diode de la caméra de sécurité est passée du vert au rouge sang.

Elle se lève brusquement. Sa chaise bascule. Le bruit du plastique contre le linoléum résonne dans le silence du bureau vide.

****ADMIN-ALPHA : La logistique ne supporte pas les imprévus. Vous êtes un imprévu. Une variable instable.****

L'écran devient noir.

Puis, une ligne de texte apparaît, unique.

****ADMIN-ALPHA : Facture Pro Forma émise. Paiement à réception.****

Les lumières du bureau s'éteignent. Toutes en même temps.

Le noir est total.

Kessler entend le ronronnement des serveurs.

Puis, un autre bruit.

Le bip électronique de la serrure magnétique de la porte d'entrée.

Clac.

Elle est déverrouillée.

Kessler porte la main à sa ceinture. Elle saisit la crosse de son arme de service. Un Sig Sauer P320.

Le métal est froid. Rassurant.

Elle n'a plus soif. L'adrénaline a remplacé l'éthanol.

Elle se plaque contre le mur.

Elle écoute.

Dans le couloir, des pas. Lents. Réguliers.

Le bruit de semelles en caoutchouc sur le sol ciré.

L'architecte est venu faire le ménage.

Kessler dégoupille sa lampe torche. Elle ne l'allume pas.

Elle attend.

Elle est l'anomalie. Et l'anomalie a décidé de ne pas se laisser effacer.

Une ombre coupe la lumière résiduelle qui filtre sous la porte.

Kessler retient son souffle.
Son cœur tape contre ses côtes.
L'équation va se résoudre ici.
Dans le sang et l'acier.

La poignée de la porte tourne.
Lentement.
Un mouvement fluide.
La porte s'ouvre sur le néant du couloir.
Kessler aligne ses organes de visée sur la silhouette qui se dessine.
Elle ne voit pas un homme. Elle voit une fonction.
Elle presse la détente.

Le coup de feu déchire le silence.
L'éclair de départ illumine la pièce pendant une fraction de seconde.
La silhouette s'efface.
Pas de cri. Pas de chute.
Juste le sifflement d'une balle qui s'écrase dans le plâtre.

Kessler s'élançe. Elle franchit le seuil.
Le couloir est vide.
Au bout, l'ascenseur affiche : RDC.
Sur le mur, à côté de la porte, une petite étiquette autocollante a été posée.
Un code-barres.
Kessler braque sa lampe.
Elle sort son téléphone. Elle scanne.
Le résultat s'affiche sur son écran :
RÉFÉRENCE : COLIS 735.
STATUT : EN COURS D'EXPÉDITION.
DESTINATION : MORGUE MUNICIPALE.

Kessler comprend.
Elle n'est plus la chasseuse.
Elle est la marchandise suivante.
Elle a 61 heures pour changer de catégorie.
Elle range son arme. Ses mains ne tremblent plus.
La traque est devenue une question de survie.
Et Clara Kessler a toujours détesté perdre.

Elle se dirige vers l'escalier de secours. Elle court.
Derrière elle, dans le bureau sombre, les écrans se rallument.
Le visage de Thorne s'affiche à nouveau.
Il sourit.
C'est un simple étirement de la peau.
La facture est envoyée.
Le recouvrement commence.

Chapitre 7

Chaîne de Froid

02:14.

L'écran plat du poste de commandement clignote. Une pulsation rouge. Un signal d'alarme sans son. Le logiciel de monitoring logistique affiche une anomalie sur le secteur 4.

ALERTE : RUPTURE DE LA CHAÎNE DE FROID.

UNITÉ : ISO-REF 734.

TEMPÉRATURE ACTUELLE : +4.2°C.

SEUIL DE TOLÉRANCE DÉPASSÉ.

Elias Thorne ne cligne pas des yeux. Il observe la courbe de température grimper sur l'ordonnée du graphique. Le piratage est chirurgical. Les compresseurs ont été coupés à distance. Le pare-feu a été contourné par un protocole fantôme.

Thorne calcule.

À +4°C, les enzymes lysosomales commencent à digérer les tissus cellulaires. C'est l'autolyse. Le foie se liquéfie en premier. Puis le cerveau.

À +8°C, les bactéries anaérobies entament la fermentation. Les gaz s'accumulent. Les tissus gonflent. La peau marbrée devient verte.

Le fils de l'oligarque russe n'est plus un levier politique. Il devient une bombe biologique.

Thorne se lève. Ses mouvements sont mécaniques. Il enfle une veste en Gore-Tex noir. Il vérifie sa montre. Chronomètre lancé.

Il quitte l'appartement de fonction. L'ascenseur descend dans un silence de crypte. Le parking souterrain sent le béton humide et le pneu chaud. Sa berline grise attend dans l'ombre du pilier C-12. Il démarre. Le moteur ronronne. Aucun voyant superflu sur le tableau de bord.

Direction : Port d'Anvers. Terminal 42.

La route est un ruban d'asphalte désert. Les lampadaires au sodium projettent des halos orange sur le pare-brise. Thorne conduit avec une précision millimétrée. Ses mains ne serrent pas le volant. Elles le guident.

Le port apparaît. Une forêt de grues portuaires. Des squelettes d'acier qui griffent le ciel noir. L'odeur arrive en premier. Le sel marin. Le fioul lourd. La rouille. C'est l'odeur du commerce mondial. C'est l'odeur de Thorne.

Il franchit la première barrière. Badge de sécurité cloné. Le lecteur de carte bipe. La LED passe au vert.

Le Terminal 42 est une cité de métal. Des milliers de conteneurs empilés. Un labyrinthe de 400 hectares. Thorne connaît chaque allée. Chaque angle mort des caméras. Il éteint ses phares. Il roule aux veilleuses.

Il s'arrête à cinquante mètres du bloc de refroidissement 7.

Le vent siffle entre les parois d'acier. Un son de flûte lugubre.

Thorne sort du véhicule. Il porte un sac de sport en nylon renforcé. Le poids est de 18,4 kilogrammes.

Il marche. Ses bottines à semelles de gomme ne font aucun bruit sur le goudron. Il repère le Colis 734. Un conteneur blanc, marqué du logo d'une compagnie maritime fictive : *Arctic Flow Solutions*.

Le boîtier de contrôle du groupe frigorifique Thermo King est éteint. L'écran LCD est mort. Thorne pose sa main sur la paroi du conteneur. Le métal n'est plus froid. Il vibre légèrement sous l'effet de la chaleur ambiante.

"Trop tard pour un redémarrage logiciel," murmure-t-il.

Il ouvre son sac. Il sort un kit d'intervention d'urgence.

Un tube de dérivation. Une valve haute pression. Deux bonbonnes d'azote liquide de 5 litres chacune.

Il sort également un masque respiratoire à cartouche. L'azote déplace l'oxygène. Dans un espace clos, c'est la mort par hypoxie en soixante secondes.

Il utilise une clé passe-partout électronique pour déverrouiller les scellés ISO.

Le mécanisme claque. Un bruit sec. Une détonation dans le silence du port.

Thorne tire les barres de crémone. Les portes pivotent sur leurs gonds graissés.

Une bouffée d'air lourd s'échappe de l'intérieur.

L'odeur est là. Sucrée. Éœurante. Une pointe de musc et de putréfaction précoce.

Le Colis 734 repose au centre, dans une housse mortuaire en polymère haute densité.

La housse est translucide.

Thorne allume sa lampe frontale. Le faisceau blanc balaie l'intérieur.

Il s'approche du corps.

Le visage du jeune homme est figé. Une expression de surprise gelée.

Une couche de condensation recouvre la housse. Des gouttelettes d'eau perlent sur le plastique comme de la sueur.

Les marbrures commencent à apparaître sur le cou. Des ramifications violettes. Le réseau veineux se dessine sous la peau.

Thorne ne ressent rien. Ni pitié, ni dégoût.

Il voit une marchandise dont la valeur marchande chute à chaque seconde.
Il pose son genou à terre.

Il connecte le tube de dérivation directement sur la buse d'injection interne du conteneur.

Ses mouvements sont fluides. Une chorégraphie apprise par cœur.

Il ouvre la vanne de la première bonbonne.

Pshhhht.

Le gaz s'échappe. Une brume blanche, épaisse, se répand sur le sol du conteneur.

Le givre se forme instantanément sur le tuyau.

La température chute brutalement.

Le craquement du métal qui se contracte résonne dans la boîte d'acier.

Thorne surveille le thermomètre numérique de poche qu'il a placé près de la tête du colis.

+2.1°C.

+0.5°C.

-3.2°C.

La décomposition s'arrête. Les bactéries entrent en dormance. La biologie cède face à la chimie.

Le corps se stabilise. Le processus de liquéfaction est stoppé net.

Thorne change de bonbonne. Ses mains sont protégées par des gants thermiques. Le froid est une brûlure inverse.

Il injecte le reste de l'azote.

La visibilité dans le conteneur est nulle. Il travaille à l'aveugle, au toucher.

Il sent la rigidité du sac plastique sous ses doigts.

Soudain, un bruit.

Un frottement de semelles sur le gravier, à l'extérieur.

Thorne s'immobilise. Il ne coupe pas sa lampe. Ce serait un aveu.

Il écoute.

Le vent ? Non.

Un rythme régulier. Deux personnes.

Une patrouille de sécurité du port.

Thorne consulte sa montre. La ronde de 02h30. Il a trois minutes d'avance sur son planning, mais ils ont changé de secteur. Une variable imprévue. Une anomalie.

Il ferme la vanne de la deuxième bonbonne.

Il débranche le tube.

Il range le matériel dans le sac.

La brume d'azote commence à s'évacuer par la porte ouverte. Un nuage blanc qui rampe sur le sol du terminal.

Il sort du conteneur.

Il referme les portes.

Il réengage les barres de crémonne.

Le scellé électronique est remplacé. Le système de verrouillage émet un clic de confirmation.

Thorne se plaque contre la paroi froide du conteneur voisin.

Les faisceaux de deux lampes torches balayent l'allée.

Les gardes discutent. Des éclats de voix en flamand. Ils parlent du match de football de la veille. Ils ne sont pas en alerte. Ils font leur métier. Routine. Ennui.

Le faisceau d'une lampe passe à un mètre de Thorne.

L'acier du conteneur absorbe sa silhouette. Il est une ombre parmi les ombres.

Les gardes s'éloignent. Le bruit de leurs pas diminue.

Thorne attend soixante secondes.

Il rejoint sa voiture.

Il s'installe au volant. Il ne démarre pas immédiatement.

Il sort son téléphone sécurisé.

Il ouvre l'application de diagnostic.

Le système de refroidissement du conteneur 734 est toujours hors service, mais la température interne est descendue à -12°C. L'inertie thermique de l'azote garantit une sécurité de 12 heures.

Il tape un message codé.

DESTINATAIRE : UNITÉ DE RÉCUPÉRATION.

MESSAGE : CHAÎNE DE FROID STABILISÉE. EXTRACTION REQUISE SOUS 08H00. LE SYSTÈME EST COMPROMIS.

Il envoie.

Il démarre le moteur.

En quittant le terminal, il croise le regard de la caméra de surveillance du portique de sortie.

Il sait que Clara Kessler finira par visionner ces images.

Il sait qu'elle cherchera une plaque d'immatriculation. Une marque. Un visage.

Il n'a rien laissé.

Il repense à l'étiquette qu'il a laissée sur le mur de son bureau.

COLIS 735.

Kessler est une variable intéressante. Elle n'est pas une marchandise standard. Elle est une résistance.

Dans la logistique, la résistance crée de la chaleur.

Et la chaleur détruit tout.

Thorne conduit vers le centre d'Anvers.

Ses mains ne tremblent pas.

Le sang du fils de l'oligarque est désormais gelé.

L'équation est momentanément résolue.

Mais dans le rétroviseur, les lumières du port s'éloignent comme les étoiles d'une galaxie morte.

Le silence revient.

03h12.

Il lui reste 68 heures et 48 minutes.

Thorne gare sa voiture dans une ruelle sombre près de la gare centrale.

Il descend.

Il jette son sac dans une benne à ordures verrouillée dont il possède la clé.

Il marche vers un hôtel de passage.

Une chambre payée en espèces.

Un lit sans âme.

Il s'allonge sur le dessus-de-lit en polyester.

Il ferme les yeux.

Il programme son cerveau pour une session de sommeil de 90 minutes.

Pas une minute de plus.

Dans son esprit, les conteneurs se déplacent comme des pièces d'un jeu d'échecs géant.

Le monde est un flux.

Les hommes sont des volumes.

Et Elias Thorne est la seule main capable de ranger le chaos.

Il s'endort.

À l'autre bout de la ville, dans un bureau de douane saturé d'odeur de café, Clara Kessler ouvre un nouveau dossier.

Le dossier 734.

Le froid ne dure jamais assez longtemps.

Chapitre 8

L'Équivalent Vingt Pieds

Le quai de déchargement du Terminal 42 est une mâchoire d'acier.

06h14.

La brume d'Anvers s'accroche aux grues portuaires. Des portiques géants, semblables à des insectes préhistoriques, déplacent des boîtes métalliques de vingt pieds.

Chaque mouvement est une coordonnée.

Chaque arrêt est un coût.

Elias Thorne se tient sur la passerelle d'observation.

Sa silhouette grise se confond avec le béton.

Il observe le ballet des chariots cavaliers. Son regard suit le flux. Il cherche une anomalie chromatique. Le conteneur 734 est un spectre. Un rectangle d'acier bleu marine, scellé par une erreur de calcul.

Il sent la vibration du sol.

Un moteur diesel approche.

Une Peugeot 308 banalisée s'arrête au pied de la passerelle.

La portière claque.

Le bruit est sec. Métallique.

Clara Kessler sort du véhicule.

Elle porte une veste de quart sombre. Un dossier cartonné sous le bras.

Elle ne regarde pas le paysage. Elle regarde les pieds des grues.

Elle cherche la faille dans la structure.

Elle lève les yeux.

Thorne ne bouge pas. Il attend que la variable vienne à lui.

Kessler gravit les marches métalliques.

Le son de ses talons résonne dans la carcasse du terminal.

Clac. Clac. Clac.

Une cadence irrégulière. Elle boite légèrement de la jambe droite.

Elle arrive à sa hauteur.

L'odeur arrive avant elle : café brûlé et nicotine froide.

« Monsieur Thorne ? »

Sa voix est un râpeux. Un instrument usé par trop de rapports nocturnes.

Thorne pivote.

Son visage est un masque de quartz.

« Inspectrice Kessler. Vous êtes en avance sur votre planning. »

Elle s'appuie contre la rambarde. Elle regarde le vide.

En bas, un conteneur est soulevé avec un gémissement de métal.

« Le sommeil est une perte de temps. C'est vous qui m'avez appris ça dans vos séminaires de logistique, non ? L'optimisation du flux humain. »

Elle sort une cigarette. Ne l'allume pas.

Elle le fixe.

Ses yeux sont des scanners. Elle cherche la micro-expression. Le cil qui tremble.

Thorne reste immobile. Son rythme cardiaque est à 62 pulsations par minute.

Stable.

« Le terminal 42 a enregistré une baisse de pression dans la zone frigorifique B-4, dit Kessler. Un pic de consommation électrique à 03h45. Exactement au moment où le cargo *Vardø* a accosté. »

« L'entretien des compresseurs, répond Thorne. Routine. »

« La routine ne génère pas de manifestes de cargaison fantômes. »

Elle ouvre son dossier.

Elle tend une feuille. Un listing de codes-barres.

« L'unité 734. Elle est entrée dans le système hier soir. Elle a disparu des radars ce matin à 04h00. Et maintenant, elle réapparaît sur le bon de sortie d'un transporteur privé. Un transporteur qui n'existe pas. »

Thorne prend la feuille.

Ses doigts ne frôlent pas ceux de Kessler.

Il analyse la liste.

C'est une erreur de débutant. Son propre système a laissé une trace. Une empreinte numérique dans le cache du serveur.

L'oligarque russe n'a pas payé pour de l'amateurisme.

« Une erreur de saisie, dit-il. Le logiciel sature sous le volume. »

« Vous ne saturez jamais, Thorne. »

Kessler se rapproche.

Elle entre dans son espace vital. Trente centimètres.

Elle sent le froid qui émane de lui.

Il ne dégage aucune chaleur humaine.

Elle observe son cou.

L'air est saturé d'humidité. Le taux est de 85 %.

La température grimpe avec le lever du soleil.

Kessler a une perle de sueur qui roule le long de sa tempe.

Thorne est sec.

Sa peau est mate. Parfaitement lisse.

Pas une trace de transpiration. Pas une accélération de la carotide.

« Vous n'avez pas chaud ? » demande-t-elle.

« Le contrôle thermique est la base de mon métier. »

« On dirait que vous faites partie de la machine. Une pièce d'usure en acier trempé. »

Elle retire son regard. Elle se tourne vers les rangées de conteneurs.

« Quelqu'un a déplacé un colis cette nuit. Quelqu'un qui connaît les angles morts des caméras. Quelqu'un qui sait que le scanner portuaire a un temps de latence de douze secondes entre deux scans. »

Thorne ne répond pas.

Il regarde le bras de la grue numéro 4.

Il sait que le colis 734 est actuellement dans la zone de transit 12. Sous une pile de produits périssables.

Il lui reste 66 heures.

« Vous cherchez un coupable, inspectrice. Je gère des flux. Nous ne parlons pas la même langue. »

« Oh, je pense que si. Vous parlez le langage de l'absence. Vous effacez ce qui dépasse. Les hommes, les dettes, les cadavres. »

Elle range son dossier.

Le vent se lève. Il apporte l'odeur du diesel lourd des navires.

« Le fils de Volkov a disparu à Londres il y a trois jours, dit-elle soudainement. »

Le nom tombe comme une lame sur le béton.

Thorne ne bronche pas.

« Je ne connais pas ce client. »

« Ce n'est pas un client. C'est un poids mort. Et je parie que ce poids mort fait exactement l'équivalent de vingt pieds. »

Elle descend une marche. S'arrête.

Elle se retourne.

« Vous avez un tic, Monsieur Thorne. »

Il ne bouge pas.

« Lequel ? »

« Vous ne clignez pas des yeux. C'est fatigant à regarder. »

Elle descend le reste de l'escalier.

Thorne la regarde s'éloigner vers sa voiture.

Il attend qu'elle démarre.

Il attend que le bruit du moteur s'estompe.

Il sort son téléphone. Un modèle crypté.

Il compose un code de seize chiffres.

« La variable Kessler est confirmée. Elle est intuitive. Non mathématique. »

Une voix grésille à l'autre bout. Froide. Distante.

« Risque ? »

« Élevé. Elle cherche de la chaleur. Je vais devoir refroidir la zone. »

Thorne raccroche.

Il descend à son tour.

Ses pas ne font aucun bruit sur le métal.

Il se dirige vers le centre de contrôle du terminal.

Il entre dans la salle des serveurs.
L'air est à 16 degrés. Parfait.
Il s'assoit devant la console principale.
Ses doigts courent sur le clavier. Une série de commandes "Root".
Il accède aux caméras de surveillance.
Il remonte le temps.

Il voit Kessler sur l'écran.
Elle est garée sur le parking des douanes.
Elle est au téléphone. Elle fume.
Elle a l'air épuisée.
Elle est une faille dans le système. Une anomalie organique dans un monde de vecteurs.

Thorne ouvre le manifeste du *Vardø*.
Il sélectionne l'unité 734.
Il clique sur "Supprimer".
Le système demande une confirmation.
Êtes-vous sûr de vouloir effacer cet enregistrement ? Toute trace sera définitivement perdue.

Il ne clique pas immédiatement.
Il observe le graphique de la pression atmosphérique.
Une tempête approche par la Mer du Nord.
Le vent va forcer. Les opérations de déchargement seront ralenties.
Le chaos est une opportunité.

Il valide.
Le conteneur 734 n'existe plus.
Dans la base de données du port d'Anvers, il n'est plus qu'un espace vide. Un vide de vingt pieds.

Il quitte la salle.

Il traverse le terminal à pied.

Il passe devant un chariot cavalier en mouvement. Le conducteur ne le voit pas.

Thorne est une ombre parmi les ombres.

Il arrive devant le conteneur 734.

Il pose sa main sur l'acier froid.

Il sent la vibration du groupe électrogène de secours.

À l'intérieur, le fils de l'oligarque est un bloc de glace.

La chair ne pourrit pas. Elle se cristallise.

Thorne vérifie le scellé.

Il est intact.

Mais Kessler a raison. Il y a une odeur.

Pas celle de la mort. Celle de la traque.

Il sort un marqueur industriel de sa poche.

Il écrit une suite de chiffres sur la paroi.

00.00.00.

Le compte à rebours est lancé.

Il s'éloigne vers sa voiture.

Il doit trouver un nouveau vecteur de transport.

La route est saturée de barrages.

Il doit transformer le cadavre en une autre forme de fret.

Quelque chose que Kessler ne cherchera pas.

Il monte dans sa berline.

Il démarre.

Le tableau de bord affiche l'heure.

07h42.

Il lui reste 67 heures et 18 minutes.

Dans le rétroviseur, il voit Kessler garée à la sortie du terminal.

Elle ne le suit pas. Elle attend.

Elle sait qu'un flux finit toujours par revenir à sa source.

Thorne serre le volant.

Pour la première fois depuis des années, il ressent une légère tension dans ses avant-bras.

Il change de direction.

Il ne rentre pas à son hôtel.

Il se dirige vers la zone industrielle sud.

Là où les vieux navires viennent mourir.

Là où le métal est recyclé.

L'équation a changé.

Kessler n'est pas une variable. Elle est un diviseur.

Et si elle divise par zéro, le système s'effondre.

Thorne accélère.

L'aiguille du compteur grimpe. 110. 130.

La ville défile comme un ruban de bitume gris.

Il n'y a pas de musique. Pas de radio.

Juste le son de l'air qui siffle sur la carrosserie.

Il pense aux stimulateurs cardiaques dans son coffre.

De petits objets en titane qui ont survécu à leurs propriétaires.

Il se demande quelle vibration le cœur de Kessler produit.

Irrégulière, sans doute.

Passionnée.

Dangereuse.

Il s'arrête devant un entrepôt désaffecté.

Il descend.

Il ouvre le coffre.

Il en sort un sac de sport noir.

À l'intérieur, des outils. Des scalpels. Des capteurs thermiques.

Il entre dans l'entrepôt.

Le silence est total.

Il s'assoit sur une caisse en bois.

Il ferme les yeux.

Session de sommeil flash. 12 minutes.

Il doit réinitialiser son cerveau.

Dans le noir de ses paupières, il voit des lignes de code.

Et au milieu du code, une cicatrice de 3 centimètres sur une pommette gauche.

Le froid ne dure jamais assez longtemps.

Mais pour Elias Thorne, c'est la seule façon de respirer.

Chapitre 9

Erreur d'Aiguillage

Le chronomètre de sa montre affiche 12:00. Pile.

Elias Thorne ouvre les yeux.

La session de sommeil flash est terminée. Son cerveau est une lame propre. L'entrepôt désaffecté de la zone sud sent la poussière de fer et l'humidité stagnante.

Il se lève. Pas de raideur. Juste la tension nécessaire dans les fibres musculaires.

Il ouvre son sac de sport.

Il en sort un ordinateur durci Panasonic Toughbook. Le châssis en magnésium est éraflé. Il branche une antenne directionnelle à gain élevé. Il vise le relais GSM du Terminal 42, situé à trois kilomètres de là.

Les doigts de Thorne frappent le clavier. Le rythme est métronomique.

Il n'y a pas d'émotion dans ses gestes. Uniquement de la précision.

Il lance le script "Lazarus".

C'est un ver informatique conçu pour saturer le TOS (Terminal Operating System). Le code pénètre les couches du pare-feu. Il cherche les vulnérabilités des automates programmables qui gèrent l'aiguillage des grues portiques.

Le système de gestion des stocks d'Anvers est une merveille de logistique. C'est aussi sa plus grande faiblesse. Tout est lié. Une erreur sur une ligne de code et la réalité physique se tord.

Sur l'écran, des barres de progression vertes défilent.

15%. 45%. 82%.

Thorne observe la courbe de charge du serveur cible. Elle grimpe verticalement.

À 100%, le port d'Anvers va s'arrêter de respirer.

Terminal 42. 03h14.

Le silence nocturne est rompu par un hurlement strident.

Les sirènes de sécurité du quai se déclenchent simultanément.

Dans la tour de contrôle, les écrans de surveillance virent au rouge. Les flux de données gèlent.

"Erreur système 404. Database inaccessible."

Les ponts roulants, mastodontes d'acier de quatre-vingts tonnes, s'immobilisent en plein mouvement. Des conteneurs restent suspendus au-dessus du vide, oscillant légèrement sous la brise saline.

Les dockers sortent des hangars. Ils regardent leurs tablettes numériques. Les écrans clignotent. Les manifestes de chargement ont disparu.

Le chaos administratif est total.

Pour le système, le Terminal 42 n'existe plus.

Les sept mille conteneurs stockés sur la zone sont devenus des fantômes.

Thorne referme l'ordinateur.

Il enfle une veste haute visibilité orange. Il pose un casque de chantier sur son crâne.

Il monte dans sa berline grise. Une Audi A6 sans plaque distinctive.

Il conduit vers le port.

L'entrée du terminal est un goulot d'étranglement.

Une file de camions s'allonge sur deux kilomètres. Les chauffeurs klaxonnent. Ils hurlent.

Thorne ne les regarde pas. Il emprunte la voie de service réservée à la maintenance.

Il présente un badge magnétique à la barrière.

Le lecteur hésite. Le script Lazarus a laissé une porte dérobée pour ses identifiants.
La barrière se lève.

Thorne gare son véhicule derrière une pile de conteneurs de la ligne Maersk.
L'odeur de l'ozone et du métal chaud sature l'air.
Il descend. Ses bottes de sécurité claquent sur le bitume.
Il marche vers la zone de réfrigération (Reefer).
C'est là que repose le Colis 734.
Le conteneur blanc, marqué du logo d'une société de fruits exotiques fictive, est
branché sur le secteur. Le ronronnement du compresseur est le seul signe de vie.

À l'intérieur, le fils de l'oligarque est à -18,4°C.
Une marchandise stabilisée.

Thorne vérifie sa montre.
Il lui reste quatorze minutes avant que l'équipe de cybersécurité du port ne lance un
redémarrage manuel du système.
Il s'approche d'un chariot élévateur lourd laissé à l'abandon par un conducteur
paniqué.
Les clés sont sur le contact.
Thorne monte en cabine. Il manipule les leviers.
Il n'a jamais été docker. Il a étudié les manuels techniques.
Le moteur diesel rugit. Une fumée noire s'échappe du pot d'échappement vertical.

Il positionne les fourches sous le conteneur 734.
L'acier grince. Le poids est de 4,2 tonnes.
Il soulève la boîte.
Il recule.

À cinquante mètres, des phares s'allument.
Une berline noire. Vitres teintées.

Elle ne bouge pas. Elle observe.

Les Russes.

Ils ne sont pas là pour l'aider. Ils sont là pour vérifier que l'équation se résout.

Si Thorne échoue, ils ne laisseront pas de trace. Ni de lui, ni du colis.

Thorne sent une goutte de sueur couler le long de sa colonne vertébrale. Son rythme cardiaque reste à 65 pulsations par minute.

Il dirige le chariot vers la zone de recyclage "Metal-Rec-Alpha".

C'est le cimetière du port.

Là où les conteneurs endommagés sont découpés au chalumeau plasma avant d'être envoyés à la fonderie.

Le plan est simple.

Injecter le Colis 734 dans le flux des déchets industriels.

Transformer le corps en scories de métal en fusion.

Zéro résidu organique. Zéro ADN.

Dans le bureau de la douane, Clara Kessler fixe son écran.

Elle ne crie pas. Elle ne panique pas.

Elle observe les logs du serveur.

"C'est trop propre", murmure-t-elle.

Elle allume une cigarette, ignorant l'interdiction de fumer. La fumée bleue stagne sous les néons.

L'attaque informatique ne ressemble pas à un ransomware classique. Pas de demande de rançon.

C'est un écran de fumée.

Elle ouvre la carte thermique du port.

Elle voit les mouvements résiduels. Les capteurs de poids sur le bitume fonctionnent encore sur un circuit analogique séparé.

Une anomalie apparaît.

Une charge de 4 tonnes se déplace en zone 4. Secteur Reefer vers Secteur Recyclage.
Ce n'est pas conforme aux procédures de crise.

Kessler attrape sa veste et sa radio.

Elle court vers sa voiture de fonction.

Elle sait que Thorne est là. Elle sent son odeur. Celle de la logique froide.

Thorne dépose le conteneur devant le broyeur hydraulique n°3.

La machine est une mâchoire géante capable de réduire une voiture en cubes de 50 centimètres en moins de deux minutes.

Le technicien de garde est absent. Il est sans doute à la cafétéria, discutant de la panne générale.

Thorne descend du chariot.

Il s'approche du conteneur. Il doit briser le scellé ISO.

Il utilise une pince monseigneur.

L'acier trempé cède avec un bruit sec.

Il tire sur la poignée.

Une brume de condensation s'échappe de l'ouverture.

Le froid le frappe au visage.

Le Colis 734 est là. Enveloppé dans un sac mortuaire en polymère renforcé.

Le plastique est givré.

Thorne saisit une sangle. Il doit traîner le corps vers le tapis roulant du broyeur.

Le poids est inerte. Un poids mort.

Il tire. Ses muscles se tendent.

Le sac glisse sur le plancher métallique du conteneur.

Un bruit de portière.

Derrière lui.

Thorne ne se retourne pas immédiatement. Il finit son geste.

Le corps bascule sur le tapis roulant.

"Monsieur Thorne."

La voix est calme. Grave.

Thorne se retourne lentement.

L'homme porte un manteau de laine sombre. Ses mains sont enfoncées dans ses poches.

C'est un "nettoyeur" russe. Son visage est une page blanche. Sans expression.

"Le timing est mauvais, Elias", dit l'homme en russe.

Thorne répond en anglais. Sa voix est un souffle de glace.

"Le timing est exactement ce qu'il doit être."

"Les douanes sont sur la route. Kessler arrive. Vous avez été imprudent."

L'homme sort une main de sa poche. Il tient un pistolet équipé d'un silencieux. Un Makarov modifié.

"Mon employeur n'aime pas les variables instables. Vous êtes devenu une variable."

Thorne regarde le tapis roulant derrière lui.

Il a déjà programmé le démarrage automatique de la machine.

Il reste quatre secondes.

Le bruit d'un moteur se rapproche. Des gyrophares bleus balaient les piles de conteneurs au loin.

Kessler.

"Si vous me tuez, le corps reste ici", dit Thorne. "Elle le trouvera. Votre employeur perdra tout. Je suis le seul à pouvoir valider l'effacement."

L'homme au pistolet hésite. Une fraction de seconde.

C'est tout ce dont Thorne a besoin.

Le tapis roulant s'ébranle dans un fracas de chaînes rouillées.
Le corps du Colis 734 monte vers la gueule du broyeur.
Le Russe tourne la tête vers le bruit.
Thorne plonge sur le côté, derrière le montant d'acier du conteneur.
Deux détonations étouffées. *Pfft. Pfft.*
Le métal siffle. Des étincelles jaillissent près de l'épaule de Thorne.

Thorne ne riposte pas. Il n'a pas d'arme.
Il a des outils.
Il attrape un bidon d'accélération chimique utilisé pour le nettoyage des cuves.
Il le jette vers le Russe.
Le bidon explose au sol. Le liquide se répand.

Une voiture de police dérape sur le bitume, à trente mètres.
Clara Kessler sort du véhicule. Son arme au poing.
"Police ! Lâchez votre arme !" hurle-t-elle.

Le Russe ne discute pas. Il tire une fois vers Kessler.
Elle se plaque derrière sa portière.
Thorne profite de la confusion. Il rampe sous le châssis d'un semi-remorque.

Le broyeur s'enclenche.
Un bruit de suction. Puis un craquement sourd.
Les os congelés se brisent comme du verre.
Le métal du conteneur, entraîné par le tapis, commence à être dévoré par les cylindres dentés.
C'est un vacarme d'enfer.

Thorne regarde Kessler. Elle tire trois coups.
Le Russe s'effondre, touché au thorax. Il glisse dans la mare d'accélération.
Kessler avance, prudente. Elle scanne la zone.

Elle voit Thorne.

Leurs regards se croisent à travers les structures métalliques.

Pas de haine. Juste une reconnaissance mutuelle entre deux prédateurs.

"Elias ! C'est fini !" crie-t-elle.

Thorne ne répond pas.

Il active une commande sur son téléphone portable.

Une série de petites charges explosives, placées sur les relais électriques du secteur 4, se déclenchent.

Ce ne sont pas des bombes pour tuer.

Ce sont des bombes pour aveugler.

Les transformateurs explosent dans une gerbe de flammes bleues.

L'obscurité totale retombe sur le port.

Kessler allume sa lampe torche.

Le faisceau balaie le vide.

Le Russe est mort.

Le broyeur a terminé son cycle. Il ne reste qu'un tas de débris méconnaissables qui tombent dans une benne scellée.

Elias Thorne a disparu.

Kessler s'approche du broyeur.

Elle ramasse un petit objet qui a rebondi sur le rebord de la machine.

Un stimulateur cardiaque. En titane.

Il est intact.

Elle le serre dans sa main.

Son cœur bat trop vite. Elle sent sa sobriété vaciller.

À un kilomètre de là, dans l'ombre d'un navire en partance pour l'Afrique de l'Ouest, Thorne retire sa veste orange.

Il ne tremble pas.
Il a déjà calculé la suite.
L'erreur d'aiguillage a été corrigée.
Le poids mort a été annulé.
Mais l'équation n'est pas résolue.
Elle vient de se complexifier.

Il monte sur la passerelle du cargo.
Il ne regarde pas en arrière.
Le système finit toujours par se stabiliser.
Mais le prix de la stabilité est le sang.
Et Thorne a encore beaucoup de crédit.

Chapitre 10

Zone Franche

Le vent du large siffle à travers les piles de conteneurs. Un Do dièse constant. Le Terminal 42 est un mausolée de métal. Quarante hectares d'acier froid, de bitume fissuré et de sel.

Elias Thorne ne court pas. Il marche à une cadence précise. Quatre-vingts millimètres par foulée. Économie de mouvement. Sa veste en stretch gris est invisible dans l'ombre. Ses poumons filtrent l'air saturé de gasoil lourd.

À trois cents mètres derrière lui, Clara Kessler avance. Son faisceau de lampe torche est une aiguille blanche dans le noir. Elle suit les traces de Thorne. Elle ne connaît pas le labyrinthe. Elle connaît la proie. Son index repose sur la détente de son Sig Sauer. Son doigt ne tremble pas, mais sa paume est moite. Elle a besoin d'une dose. Pas de caféine. De certitude.

Devant, à l'angle de la travée J, une ombre bouge. Un signal infrarouge. Les hommes de Volkov.

Ils sont trois. Équipement tactique. HK416 avec modérateurs de son. Ils ne sont pas là pour l'arrestation. Ils sont là pour le nettoyage. Pour eux, Thorne est un actif compromis. Un dossier qu'il faut brûler.

Thorne s'arrête. Il plaque son dos contre la paroi froide d'un conteneur Evergreen. L'acier vibre. À dix mètres, une unité de réfrigération – un reefer – ronronne. -20°C à l'intérieur. De la viande argentine. Ou des Russes en transit. Il consulte sa montre. 02h22. L'équation se resserre.

Il sort son téléphone. L'écran est à 5% de luminosité.
Il accède au réseau local du terminal. Le logiciel de gestion des flux, *Hermes 4.0*.
Il entre ses codes administrateur.
Le plan du secteur 4 s'affiche. Une grille de vecteurs.
Il voit les trois points de chaleur thermique de l'unité Volkov. Ils progressent en triangle. Formation de traque.
Il voit le point solitaire de Kessler. Elle est trop proche de la ligne de tir.

Thorne ne ressent pas de pitié. Il calcule le risque collatéral. Si Kessler meurt, l'enquête s'arrête. Si l'enquête s'arrête, le système s'effondre sans purge. L'équilibre nécessite sa survie.

Il tape une commande.
À cinquante mètres de là, un chariot cavalier automatisé s'éveille. Les gyrophares bleus clignotent une fois. Le moteur électrique gémit. La machine de vingt tonnes commence à se déplacer sur ses rails invisibles.
Un leurre.

Les mercenaires de Volkov pivotent. Les faisceaux laser de leurs fusils découpent la brume.
« Contact, » murmure une voix dans la radio.
Thorne utilise le bruit du moteur pour se glisser vers la zone de stockage lourd.

Il arrive devant un Hyster RS-45. Un reach stacker de quarante-cinq tonnes. Une bête d'acier capable de soulever des montagnes.
La clé est sur le contact. Protocole de maintenance de nuit.
Il monte dans la cabine. L'odeur de plastique brûlé et de graisse épaisse l'enveloppe.
Il ne ferme pas la porte. Le cliquetis du verrou serait trop sonore.
Il active le système hydraulique. Le fluide circule dans les tuyaux. Un sifflement aigu.

Une Range Rover noire déboule dans l'allée centrale. Pas de phares. Les hommes de Volkov utilisent des lunettes de vision nocturne GPNVG-18. Quatre tubes. Un champ de vision de 97 degrés.

Le véhicule ralentit. Ils ont repéré le mouvement du chariot automatisé.

Ils pensent avoir Thorne.

Kessler surgit de l'autre côté de la travée.

« Police ! Immobilisez le véhicule ! »

Sa voix claque comme un coup de fouet.

Elle est à découvert. Une erreur.

Le mercenaire côté passager sort son canon par la fenêtre. Le laser rouge se pose sur le sternum de Kessler.

Thorne engage la marche avant.

Il ne regarde pas Kessler. Il regarde le centre de gravité du SUV.

Il écrase l'accélérateur.

Le moteur diesel Cummins de 12 litres hurle.

Les quarante tonnes du Hyster s'ébranlent. L'inertie est massive.

Le SUV tente une manœuvre d'évitement. Trop lent.

Les fourches d'acier du stacker, larges de deux mètres, percutent le flanc gauche de la Range Rover.

Le bruit est cataclysmique. L'acier contre l'acier. Le verre de sécurité explose en une pluie de diamants sombres.

Le SUV est soulevé. Il bascule.

Thorne ne s'arrête pas. Il continue de pousser.

Il plaque le véhicule contre un conteneur de transport de produits chimiques.

Le métal se plie. Le châssis du SUV se courbe comme une feuille de papier.

On entend des cris à l'intérieur. Des os qui cassent. Le bruit sec, précis, d'une cage

thoracique qui cède sous la pression hydraulique.

Thorne maintient la pression. Il observe le manomètre.

300 bars.

Le SUV n'est plus qu'une galette de métal de quatre-vingts centimètres de large.

Le silence revient, troué par le sifflement d'un radiateur percé.

Un liquide vert fluorescent s'écoule sur le bitume. Du liquide de refroidissement. Il se mélange au sang noir qui goutte de la portière broyée.

Thorne coupe le moteur.

Il descend de la cabine. Ses mouvements sont fluides.

Kessler est à terre. Elle a plongé au moment de l'impact. Son Sig Sauer est pointé sur lui. Son bras tremble. Un spasme musculaire. Le manque.

« Thorne ! Ne bougez plus ! »

Elle halète. Sa cicatrice sur la pommette est livide.

Thorne s'arrête à cinq mètres. Il garde les mains visibles.

« Le colis 734 était une erreur de tri, Kessler. »

Sa voix est plate. Une lecture de manifeste.

« Volkov ne tolère pas les erreurs. Ni les témoins. »

« Vous avez tué ces hommes, » dit-elle en désignant l'amas de ferraille.

« J'ai neutralisé une menace pour la logistique. Ils ne font plus partie du flux. »

Kessler se relève. Ses jambes sont instables. Elle regarde le SUV. On ne voit plus de visages à l'intérieur. Juste des fragments de tissus tactiques et de la chair broyée par la compression.

Elle a envie de vomir. L'odeur de mort est différente ici. Elle est mélangée à l'ozone et au fer.

« Où est le disque dur ? » demande-t-elle.

Thorne ne répond pas.

Il regarde au-delà de Kessler.

Un deuxième véhicule approche. Il entend le roulement des pneus sur le gravier.
Plus rapide. Plus agressif.

« L'équation n'est pas résolue, Kessler. Vous avez 120 secondes pour quitter cette zone. »

« Je ne pars pas sans vous. »

Thorne esquisse un geste presque imperceptible. Un ajustement de ses poignets.

« Vous n'êtes pas armée pour ce qui arrive. Votre taux d'adrénaline est trop élevé. Votre précision est réduite de 40%. »

Il sort un petit objet de sa poche. Le stimulateur cardiaque en titane qu'il a récupéré plus tôt. Il le pose sur le rebord d'un conteneur.

« Un souvenir de l'oligarque. Sa signature numérique est encore dans la mémoire tampon. C'est tout ce dont vous avez besoin pour le mandat. »

Un projecteur de forte puissance s'allume au bout de l'allée.

La lumière est aveuglante.

Kessler plisse les yeux. Elle lève son arme vers la source lumineuse.

Quand elle se retourne, Thorne a disparu.

Il s'est glissé entre deux piles de conteneurs frigorifiques.

Il connaît la suite.

Le secteur 4 va être verrouillé.

Il doit atteindre le quai 12. Le cargo *Star of Benin*.

Départ prévu à 03h00.

Cargaison : machines agricoles.

Poids total : 12 000 tonnes.

Un passager clandestin ne modifiera pas l'assiette du navire.

Il court maintenant. Un sprint contrôlé.

Derrière lui, des coups de feu éclatent. Kessler riposte.

Le son est étouffé par les structures métalliques.

Thorne ne regarde pas en arrière.

Le passé est un poids mort.

Le futur est une ligne de code à réécrire.

Il atteint la passerelle du navire.

L'équipage philippin ne le voit pas. Il est une ombre parmi les ombres.

Il s'installe dans un conteneur vide, à l'étage 3 du pont principal.

Il ferme la porte.

L'obscurité est totale.

Il s'assoit. Il vérifie son pouls.

62 battements par minute.

Stable.

Le navire largue les amarres. Les remorqueurs tirent la masse d'acier vers l'Escaut.

Thorne ferme les yeux.

Dans 72 heures, il sera à Lagos.

Il devra recalculer les paramètres.

La traque ne fait que commencer.

Mais pour l'instant, le système est à l'équilibre.

Le sang a payé la dette.

Chapitre 11

Le Scellé

L'entrepôt frigorifique de la Zone Franche. Bloc B. Cellule 09.
La température affiche -22,4 degrés Celsius.
L'air est une ponceuse. Il décape les poumons à chaque inspiration.
Elias Thorne se tient devant le conteneur ISO-67.
Ses mains sont protégées par des gants en polymère thermique.
Il ne tremble pas.
Ses yeux scannent le scellé de plomb. Le numéro de série coïncide : 0041289.
Derrière lui, un bruit de pas. Régulier. Pesant.
Thorne ne se retourne pas. Il connaît la fréquence. 38 ans. 65 kilos.
Clara Kessler.

— Ne touchez pas à ce levier, Thorne.
La voix de Kessler est blanche. Comme le givre sur les parois.
Thorne pose ses doigts sur la barre de verrouillage.
L'acier colle à ses gants.
— Le système est en déséquilibre, Kessler. Je corrige l'erreur.
— L'erreur est un être humain.
— L'erreur est un volume mal orienté.

Kessler pointe son Glock 17. La carcasse en polymère est mate sous les néons.
Le point rouge du laser danse sur l'omoplate de Thorne.
Thorne tourne la poignée.
Un sifflement pneumatique. La décompression.
Un nuage de vapeur d'azote s'échappe de la fente.
La porte s'ouvre lourdement.

L'odeur frappe en premier. Ce n'est pas la putréfaction. C'est une odeur de métal, de renfermé et de cristal de glace.

Le Colis 734 est là.

Le fils de l'oligarque est suspendu par des sangles de nylon.

Il porte un costume de laine noire.

Sa peau est une topographie de marbrures violacées.

Ses yeux sont entrouverts. Deux billes de verre opaque.

Une fine couche de givre recouvre ses cils.

Kessler baisse légèrement son arme. Ses phalanges blanchissent sur la crosse.

Sa respiration devient erratique. Elle fait de la buée.

— Il avait vingt-deux ans, murmure-t-elle.

— Il pèse soixante-douze kilos, répond Thorne. C'est une surcharge inutile pour le navire de 03h00.

Un clic métallique résonne au fond de l'allée.

Ce n'est pas le bruit d'une sécurité d'arme de poing.

C'est l'armement d'un culasse de pistolet-mitrailleur.

Thorne bascule la tête de trois degrés.

Ses oreilles captent le frottement du Gore-Tex contre l'acier.

— Kessler. À terre.

Il ne crie pas. Il énonce un fait.

Une rafale de 9mm déchire le silence.

Les balles percutent la paroi du conteneur.

Le son est assourdissant. Des cloches d'acier frappées par des marteaux de guerre.

Kessler plonge derrière une pile de palettes.

Thorne glisse sous le châssis du conteneur.

Quatre hommes.

Manteaux longs. Passe-montagnes.

Ils ne cherchent pas à discuter. Ils sont là pour le nettoyage.

Le premier avance. Un MP7 à la main.
Il utilise la méthode du "High-Ready". Un professionnel.

— Les Russes, souffle Kessler derrière sa palette.
— Le personnel de maintenance, corrige Thorne. Ils viennent effacer les variables.
Thorne observe le plafond.
Un rail de guidage. Un crochet de levage de deux tonnes.
Il sort un boîtier de sa poche. Le contrôleur à distance du terminal.
Ses doigts tapent une séquence de six chiffres.
Le moteur électrique au-dessus d'eux gémit.
Le tueur au MP7 lève les yeux. Trop tard.
Le crochet massif oscille. Un pendule de métal brut.
Il percute le buste de l'homme avec la force d'un véhicule de transport.
Le bruit est celui d'un sac de noix que l'on écrase.
Le corps est projeté contre un compresseur.
Il ne se relève pas.

— Deux heures, Thorne ! crie Kessler.
Elle tire trois coups. Cadence contrôlée.
Un deuxième homme s'abrite derrière une citerne d'azote liquide.
Les balles de Kessler ricochent sur la cuve.
Thorne analyse la trajectoire.
La visibilité baisse. La condensation des tirs et le froid créent un brouillard épais.
— Kessler. La valve de sécurité. À votre gauche.
Elle comprend.
Elle vise le volant rouge au-dessus de la citerne.
L'impact brise la goupille.
Le gaz s'échappe en un jet violent. -196 degrés.
Le tueur est vaporisé. Son cri sature l'air avant de s'éteindre net.
Ses poumons ont gelé instantanément.
Il s'effondre comme une statue de sel.

Il en reste deux.
Ils se séparent. Manœuvre de flanquement.
L'un d'eux monte sur la passerelle supérieure.
Thorne se redresse. Il court vers le tableau de commande central.
Les balles de l'ennemi tracent des sillons dans le givre au sol.
Thorne ne regarde pas les tireurs. Il regarde l'écran de gestion thermique.
Il force les ventilateurs du secteur 4.
Vitesse maximale.
Le vent se lève dans l'entrepôt. Un blizzard artificiel.
La visibilité tombe à zéro.

Thorne sort un scalpel chirurgical de sa manche.
Lame de 10. Acier carbone.
Il se déplace dans le blanc. Il connaît la géométrie du lieu par cœur.
Il compte les pas.
Douze mètres. Tourner à droite.
Il sent la chaleur d'un corps à proximité.
L'homme au MP7 balaie l'air avec son canon.
Thorne passe en dessous.
Il sectionne l'artère fémorale droite. Un geste précis. Chirurgical.
Le sang jaillit. Il est noir sur le sol blanc.
Il gèle avant même de former une flaque.
L'homme s'écroule. Il essaie de boucher la plaie. Ses gants glissent.

Le dernier assaillant panique.
Il vide son chargeur au hasard dans la brume.
Kessler est à bout de munitions. Elle change son chargeur.
Thorne est déjà derrière le quatrième homme.
Il ne le tue pas tout de suite.
Il saisit le câble de traction d'un palan.

Il l'enroule autour du cou du Russe.
Il active la montée.
L'homme est soulevé. Ses pieds quittent le sol.
Ses bottes frappent le métal dans un rythme désespéré.
Puis le silence revient.
Seul le ronronnement des ventilateurs subsiste.

Kessler sort de sa cachette.
Elle a une coupure à la pommette. Sa cicatrice est livide.
Elle pointe son arme vers Thorne.
Ses mains tremblent légèrement. L'hypothermie commence.
— On sort d'ici, Thorne. Vous et le corps.
— Regardez le Colis 734, Kessler.
Elle tourne la tête vers le conteneur ouvert.
Le corps n'est plus là.
Les sangles pendent, vides.
La trappe d'évacuation au sol est ouverte.
— Ils étaient cinq, dit Thorne. Un chauffeur.
— Pourquoi ne pas l'avoir dit ?
— J'avais besoin d'une diversion pour calculer l'itinéraire de sortie.

Thorne s'approche d'un panneau mural.
Il appuie sur un bouton d'urgence.
Une alarme stridente déchire l'entrepôt.
Les gyrophares oranges saturent l'espace de flashes violents.
— La sécurité portuaire arrive dans 120 secondes, dit Thorne.
Il regarde sa montre.
— Vous avez votre preuve, Kessler. Des cadavres de tueurs professionnels et une citerne sabotée.
— Et vous ?
— Je suis déjà une donnée effacée.

Il recule dans l'ombre d'une rangée de conteneurs.
Kessler essaie de le suivre, mais ses jambes lâchent.
Le froid a engourdi ses muscles.
Elle s'assoit contre une palette.
Thorne la regarde une dernière fois.
— Buvez du café chaud. Ne dormez pas avant d'avoir stabilisé votre température centrale.
Il disparaît entre deux parois d'acier.

À l'extérieur, les sirènes de la police fédérale hurlent.
Thorne marche sur le quai 12.
Son pouls est à 64.
Le *Star of Benin* vibre. Ses moteurs diesel chauffent l'air.
Thorne monte la coupée.
Il ne regarde pas en arrière.
Le Colis 734 est peut-être perdu, mais la chaîne logistique est vaste.
Il y a toujours un autre conteneur.
Il y a toujours une autre équation.
Le système tend vers l'équilibre.
Thorne est l'architecte du vide.

Il entre dans le conteneur 3-A.
L'obscurité l'accueille.
Il ferme la porte.
Le scellé claque.
Fin de séquence.

Chapitre 12

Sortie de Stock

Terminal 42. Secteur Nord. 03h42.

Le mercure affiche -4°C. L'air est une lame de rasoir.

Elias Thorne ne tremble pas. Le tremblement est une perte d'énergie. Une faille dans l'isolation thermique du corps.

Il observe l'écran de sa tablette tactique. Trois points thermiques stagnent dans l'allée 14. Les mercenaires. Ils sont immobiles. Ils attendent que le froid fasse le travail.

Erreur tactique.

Le froid n'est pas un ennemi pour Thorne. C'est un allié. Un outil de conservation.

Thorne active le levier hydraulique du chariot cavalier Kalmar.

La machine de soixante tonnes s'éveille. Un grognement de diesel lourd.

Il n'allume pas les projecteurs. Il utilise l'imagerie résiduelle des caméras de surveillance.

Le chariot avance. Les pneus géants écrasent le givre sur le béton.

Le bruit est un signal. Il veut qu'ils l'entendent.

Dans l'allée 14, le conteneur frigorifique ISO-9001 contient le Colis 734. Le fils de l'oligarque. De la viande de luxe à 200 000 dollars le kilo.

À côté du conteneur, deux hommes en treillis urbain lèvent leurs HK416.

Thorne manipule le palonnier. Les verrous tournants — les twist-locks — claquent.

Le bras d'acier descend de six mètres.

Vitesse de chute : 1,2 mètre par seconde.

L'un des mercenaires lève les yeux. Trop tard.

Le coin d'acier du palonnier percute son casque.

Le crâne explose. Pas de cri. Juste un son mat. Un sac de billes qui se déchire.

Le deuxième homme plonge sur le côté. Il tire une rafale de 5.56. Les balles ricochent sur le blindage de la cabine.

Thorne ne cligne pas des yeux. Il calcule l'angle de déflexion.

Il bascule la commande de translation latérale.

Le palonnier oscille comme un pendule de deux tonnes.

Le choc brise les côtes du deuxième tireur. L'homme est projeté contre la paroi striée d'un conteneur Evergreen.

Il s'effondre. Ses poumons sont des éponges pleines de sang.

Thorne immobilise la machine.

Il descend de la cabine. Ses bottes en cuir de cerf ne font aucun bruit.

Il ramasse un HK416. Vérifie la chambre. Une cartouche engagée.

Il reste le troisième homme. Le chef.

Thorne le voit au bout de l'allée. Il tient Clara Kessler par les cheveux.

Kessler saigne. Une entaille profonde à la tempe. Son visage est une tache pâle dans l'obscurité.

— Thorne ! gueule le mercenaire. Arrête la machine !

Thorne marche. Pas lent. Régulier. 62 battements par minute.

— Le système est déjà en marche, dit Thorne. On ne l'arrête pas. On l'optimise.

— Je vais lui faire sauter la cervelle.

— Ce serait une dépense inutile de munitions. Elle est déjà hors d'usage.

Kessler essaie de se débattre. Ses mouvements sont erratiques. Signe d'hypothermie stade 2.

Thorne s'arrête à dix mètres.

Il regarde le conteneur ouvert derrière eux. Le Colis 734 est là. Allongé dans sa housse de transport. Le givre sur le plastique brille sous la lune.

— Le contrat stipule une livraison, dit Thorne. Pas des survivants.

Le mercenaire recule vers l'ouverture du conteneur. Il traîne Kessler.

— On se casse avec le colis. On a un bateau.

— Le *Star of Benin*, note Thorne. Quai 12. Appareillage dans 18 minutes.

Thorne lève son arme. Il ne vise pas l'homme. Il vise le panneau de contrôle thermique du conteneur.

Il tire. Une balle.

L'écran LCD du frigo explose. Le gaz réfrigérant — le R-134a — s'échappe en un sifflement strident.

Une brume blanche sature instantanément l'espace.

Le mercenaire tousse. Ses yeux brûlent. La concentration de gaz est toxique en milieu clos.

Il lâche Kessler.

Thorne sprinte.

Il ne court pas comme un athlète. Il se déplace comme un piston.

Il percute le mercenaire. Un coup de crosse dans le larynx.

Le cartilage craque. L'homme s'étouffe.

Thorne le saisit par la sangle de son gilet tactique. Il le traîne à l'intérieur du conteneur, à côté du cadavre de l'oligarque.

Puis il attrape le deuxième mercenaire, celui aux côtes brisées. Il le jette dans la boîte métallique.

Gestion des déchets. Regroupement des flux.

Thorne ressort. Kessler est au sol. Elle rampe.

Sa main agrippe la cheville de Thorne.

— Elias... arrêtez...

Thorne regarde sa montre. 03h51.

— Vous êtes une anomalie, Kessler. Un bruit de fond dans mon algorithme.

Il pointe le canon sur son front.

Kessler ne ferme pas les yeux. C'est une professionnelle. Elle accepte la fin de la séquence.

L'index de Thorne pèse sur la détente. 3,5 kilos de pression nécessaires.

Il s'arrête à 2 kilos.

L'algorithme de survie effectue une itération supplémentaire.

Tuer une douanière fédérale déclenche une enquête de niveau 1. Durée de la perturbation : 12 à 24 mois.

Laisser une douanière blessée et incohérente après une fusillade entre mercenaires déclenche une procédure administrative. Durée de la perturbation : 48 heures.

Le choix est mathématique.

Thorne range l'arme.

Il saisit la lourde porte du conteneur.

Les mercenaires à l'intérieur grattent l'acier. Leurs poumons se remplissent de fluide.

— Destination : Lagos, Nigeria, dit Thorne à travers la fente. Transit par mer agitée.

Température interne : -18°C. Arrivée prévue dans 22 jours.

Il claque la porte.

Le bruit résonne dans tout le terminal. Un coup de tonnerre industriel.

Il engage les barres de fermeture. Il plaque le scellé haute sécurité en acier galvanisé.

Clac.

L'anomalie est scellée. Le Colis 734 et ses gardiens sont devenus du fret standardisé.

Poids brut : 240 kilos de viande inutile.

Thorne se tourne vers Kessler.

Elle a perdu connaissance. Le froid a gagné.

Il ramasse le téléphone de la douanière. Compose le 112.

Il ne parle pas. Il laisse la ligne ouverte. La géolocalisation fera le reste.

Il dépose le téléphone sur la poitrine de Kessler.

Il s'éloigne.

Le quai 12 est à 400 mètres.

Le *Star of Benin* crache une fumée noire. Les amarres sont larguées.

Thorne court sur la jetée. Il saute sur la coupée qui se retire.

Ses pieds touchent le pont d'acier.

Le navire vibre sous ses semelles. Les moteurs Sulzer 12 cylindres poussent 80 000 chevaux.

L'équipage ne le voit pas. Thorne est une ombre parmi les ombres.

Il connaît le plan du navire. Il se dirige vers la cale 3.

Il entre dans un conteneur vide pré-enregistré à son nom.

L'espace est restreint. 2,4 mètres de large. 12 mètres de long.

Il s'assoit contre la paroi.

Il sort son carnet de notes.

Il raye une ligne : *Colis 734 - Éliminé.*

Il écrit une nouvelle ligne : *Kessler - Variable résiduelle.*

Le navire quitte l'Escaut.

La houle commence à secouer la carcasse de métal.

Thorne ferme les yeux.

Son pouls redescend à 58.

Il n'a pas de remords. Il n'a pas de joie.

Il a un planning.

Le monde est un entrepôt infini. Et il reste encore des millions de boîtes à ranger.

L'obscurité du conteneur est totale.

Elle ressemble à la paix.

Elle ressemble à la perfection.

À l'arrière, les lumières du port d'Anvers diminuent.

Kessler sera sauvée. Elle aura une cicatrice.

Elle se souviendra du froid.

Thorne, lui, ne se souvient de rien.

Il est déjà dans l'équation suivante.

La logistique ne dort jamais.

La mort est juste un changement d'inventaire.

Fin de séquence.

Chapitre 13

Zéro Trace

Le port d'Anvers respire.

05h42. Le Terminal 42 n'est plus un champ de bataille. Les grues portuaires, bras d'acier de soixante mètres, reprennent leur ballet. Elles soulèvent des boîtes de trente tonnes avec une indifférence mécanique. Le vent d'est apporte une odeur de sel, de fioul lourd et d'iode. La brume se déchire sur les superstructures des porte-conteneurs.

Clara Kessler est assise dans sa guérite. L'espace est restreint. Trois mètres carrés de Plexiglas et de métal. La lumière des néons vacille au plafond. Elle grésille. Un bruit d'insecte agonisant.

Kessler ne bouge pas. Ses mains entourent un gobelet en carton. Le café est noir. Trop chaud. La vapeur vient mourir sur ses lunettes. Elle ne les essuie pas. Son regard traverse le verre embué pour fixer l'écran plat de son poste de contrôle.

Le curseur clignote. Un battement de cœur numérique.

Elle tape une commande sur le clavier. Le plastique claque sous ses doigts. La base de données du système logistique s'affiche. Colonne A : Numéro d'identification. Colonne B : Type de fret. Colonne C : Destination.

Elle saisit les trois chiffres. 7-3-4.

Entrée.

L'écran mouline une seconde. Une éternité. Le résultat s'affiche en rouge, une police sans empattement, clinique.

****STATUT : PERDU EN MER. INCIDENT TECHNIQUE RÉF. 88-B. DOSSIER CLÔTURÉ.****

Kessler porte le gobelet à ses lèvres. Elle boit. Le liquide lui brûle la langue. Elle accueille la douleur. C'est la seule chose réelle dans ce bureau. Elle regarde sa main gauche. Elle tremble. Elle pose le gobelet pour masquer le spasme.

Le téléphone fixe sonne. Le cri du combiné déchire le silence. Elle décroche au troisième signal.

— Kessler.

— C'est Lambert. On a terminé le relevé au quai 12.

La voix du technicien est plate. Fatiguée. Kessler entend le vent souffler dans le micro de l'autre côté.

— Et ? demande-t-elle.

— Rien, Kessler. Zéro. On a passé le quai au luminol. On a vérifié les joints de dilatation. Les équipes de nettoyage sont passées avant nous.

— C'est impossible. Il y avait du sang. J'en ai vu sur l'acier.

— L'acier est nu, Clara. On a même prélevé des échantillons de poussière. C'est du silicate pur. Pas une cellule humaine. Pas un poil. Rien. Les caméras du secteur ont subi une surtension à 03h14. On a vingt minutes de noir total.

Kessler raccroche sans dire merci. Elle connaît le protocole de Thorne. L'effacement n'est pas une action, c'est un art. On n'enlève pas la tache. On remplace la surface.

Elle se lève. Ses articulations craquent. Elle quitte la guérite.

L'air extérieur la frappe comme une gifle froide. Elle marche vers l'entrepôt frigorifique de la zone franche. Ses bottes résonnent sur le béton. Le terminal est une ville déserte faite de blocs multicolores. Des milliers de conteneurs empilés. Un labyrinthe de ferraille où l'on peut cacher un empire. Ou un cadavre.

Elle arrive devant la porte 4-B. Le scellé électronique est vert. Elle badge. Le moteur électrique gémit. Le rideau métallique se lève lentement.

Le froid s'échappe en une nappe de brouillard blanc. Kessler entre.

-20°C.

Ses poumons se contractent. Ses poils de nez gèlent instantanément. Elle avance jusqu'au bureau de Thorne, au fond de la nef. L'endroit est vide. Le bureau en inox brille sous les projecteurs. Pas un papier. Pas un stylo.

Elle contourne le meuble. Elle cherche la trappe. Elle sait qu'elle est là. Elle l'a devinée dans les plans de structure qu'elle a consultés avant la fin de son service. Son talon heurte une plaque de métal dont le son est différent. Plus sourd.

Elle s'agenouille. Ses doigts engourdis cherchent l'encoche. Elle tire.

La trappe s'ouvre.

C'est un coffre ignifugé encastré dans la dalle de béton. Kessler plonge la main. Elle s'attend à toucher du métal froid, des boîtiers en titane, les stimulateurs cardiaques que Thorne collectionnait comme des trophées de chasse.

Le coffre est vide.

Il ne reste qu'une fine couche de givre sur les parois. Et une odeur. Une odeur de désinfectant hospitalier. De propre. De vide.

Thorne n'a pas seulement fui. Il a déménagé sa mémoire.

Kessler se redresse. Elle a mal à la pommette. Sa cicatrice tire sous l'effet du gel. Elle sort de l'entrepôt, referme la porte. Le silence du port est plus lourd que le bruit.

Elle retourne à sa voiture, une vieille berline grise garée le long des rails du chemin de fer portuaire. Elle s'assoit au volant. Elle ne démarre pas. Elle regarde le rétroviseur.

Ses yeux sont injectés de sang. Elle n'a pas dormi depuis trente-six heures. Elle ouvre la boîte à gants. Elle en sort une petite flasque en métal. Elle dévisse le bouchon. L'odeur du whisky remplit l'habitacle.

Elle fixe le liquide. Le reflet de la lune sur l'ambre.

Elle pense au Colis 734. Le fils de l'oligarque. Un gamin de vingt-deux ans transformé en fret standardisé. Il n'est plus un homme. Il n'est plus un fils. Il est une variable résiduelle dans un algorithme de transport. Un "perdu en mer".

Elle referme la flasque. Elle ne boit pas. Pas aujourd'hui. Pas pour lui faire ce plaisir.

Son téléphone personnel vibre dans sa poche. Un SMS. Numéro masqué.

Elle ouvre le message. Une seule ligne.

L'entropie est une constante. La logistique est une solution. Ne cherchez pas le vide, Clara. Il finit toujours par vous remplir.

Elle supprime le message. Elle jette le téléphone sur le siège passager.

Au loin, sur l'Escaut, la silhouette du *Star of Benin* s'efface dans la brume du large. Le navire emporte ses secrets, ses boîtes noires et son passager clandestin. Thorne est déjà ailleurs. Il calcule déjà la suite. Il optimise le monde pendant que Kessler ramasse les miettes de son passage.

Elle démarre le moteur. Les essuie-glaces chassent la condensation du pare-brise.

Elle regarde une dernière fois le terminal. Les grues continuent de bouger. Le commerce mondial ne s'arrête pas pour un mort. La chaîne logistique a horreur du vide. Si une boîte tombe, une autre prend sa place.

Le port est propre.

Les manifestes sont carrés.

Le sang est lavé.

Kessler enclenche la première. Elle quitte la zone portuaire. Elle roule vers la ville, vers la lumière des lampadaires qui s'éteignent.

Sur son écran de contrôle, resté allumé dans la guérite, la ligne du Colis 734 disparaît définitivement. Le système effectue une mise à jour automatique. L'anomalie est corrigée.

Le dossier est vide.

Le monde est en ordre.

La logistique a gagné.

Fin de partie.

FIN

Merci d'avoir lu "Poids Mort II"

Une œuvre écrite par Marcus V.

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)